

N° 72

L'ami de Rezé

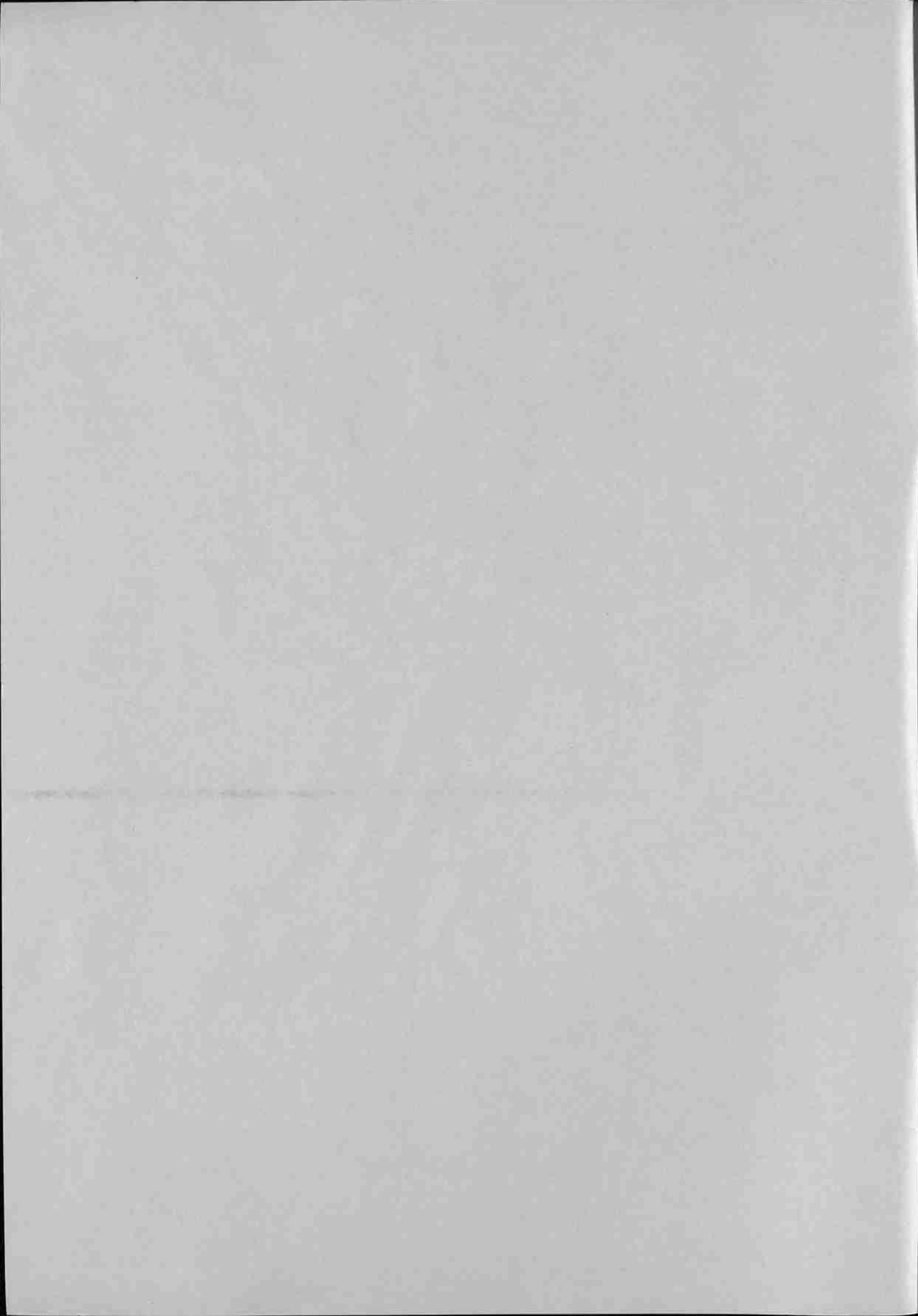
SEPTEMBRE 2013 - Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé- participation : 3 €

Sommaire

Le mot du Président – Michel Kervarec.....	Page 1
Loire, Sèvre, Ilette... et Guinio – Les cours d'eau de Rezé – Michel Kervarec.....	Page 3 à 4
Pont de Pont-Rousseau – La tragédie du 3 juin 1771 – Liliane Biron-Ordronneau	Page 5 à 7
Qui était Pitre Athénas – Michel Kervarec.....	Page 9 à 12
Les vestiges de la souderie de Port-Lavigne en Bouguenais	Page 13 à 14
Histoire de la boulangerie du bourg et de la boulangère Mme Charlotte Talet – Isidore Impinna en collaboration avec G. Le Coq et J. Seutein.....	Page 15 à 29
Un ami de Balzac à Rezé : Olivier des Brûlais – Yann Vince	Page 31 à 41
Le château de la Balinière – Yves Lostanlen.....	Page 43 à 52
Informations diverses.....	Page 53 à 56



Le château de la Balinière - Rezé



Le mot du Président

Puisque notre association fonctionne au rythme scolaire, voici donc le numéro de reprise, notre bulletin, le 72 et il est particulièrement fourni en études précises et variées.

Gisèle Le Coq et Jean Seutein ont mené un travail sur la boulangerie de bourg aujourd'hui disparue et qu'ils ont connue depuis leur enfance. Isidore Impinna l'a complété et mis en forme, ce qui donne un document plein d'intérêts sur les conditions de fermeture de plus en plus fréquente des petits commerces.

Yann Vince s'est attaché à la personnalité du docteur Olivier des Brûlais, ami d'Honoré de Balzac, installé à Pont-Rousseau où se déroula toute sa carrière médicale.

Liliane Biron apporte une information sur ce qui est connu d'appeler un fait divers et fut en réalité un terrible drame survenu à la fin du 18^e siècle, avec la noyade de 19 Rezéens au passage de la Sèvre à Pont-Rousseau.

Yves Lostanlen retrace pour sa part, l'histoire du château de la Balinière, acquis par la ville en 1987 et par la même occasion, sauvé de la destruction.

Pour ma part, après une étude sur les cours d'eau de Rezé, j'aborde l'histoire de Pitre Athénas, personnage un peu oublié, mais qui fut un homme de lumière et un savant.

Nous allons donc reprendre nos activités et l'année 2013-2014 qui s'annonce particulièrement chargée. Elle demandera la mobilisation de toutes nos forces. Malheureusement, deux de nos amies nous ont quittés récemment. Annick Le Goff était l'une d'entre elles. Elle avait été membre du conseil d'administration pendant des années, elle distribuait le bulletin chez les adhérents de son quartier, La Basse-Lande. La maladie l'a emportée tout comme au même moment, Danièle Daunis-Féraud, simple adhérente et par ailleurs, adjointe au maire. Toutes deux étaient des jeunes retraitées.

Parmi les tâches que nous nous sommes fixées, il y a la préparation d'un numéro spécial consacré à la Première guerre mondiale. Nous sommes toujours intéressés par les témoignages et autres informations en rapport. Alors, pensez à nous faire parvenir ceux-ci si vous en possédez.

Bonne lecture à tous.

Le Président
Michel Kervarec

Loire, Sèvre, Ilette ... et Guinio

Les cours d'eau de Rezé

Par Michel Kervarec

Si tous les Rezéens connaissent Loire, Sèvre et Ilette, personne, sans doute, ne connaît plus le Guinio et pourtant, c'était le nom que l'on donnait autrefois – et cela depuis l'Antiquité – au ruisseau que l'on nomme aujourd'hui la Jaguère. Ce dernier nom a été pris au village situé sur sa rive droite, lui-même né d'une seigneurie fondée au profit d'un certain Jagu. Les actes anciens ne connaissent le ruisseau que par le nom de Guinio.

Nous allons donc faire un peu d'hydronymie, partie de la toponymie traitant des cours d'eau.

Les noms de rivière sont, dans leur très grande majorité, d'origine gauloise et ceci est vrai pour les quatre noms cités.

La Loire a *Liger* (lire *Ligher*) chez César et les auteurs latins. L'historien Dion Cassius (155-235), de langue grecque, donne au fleuve le nom de *Ligros*. *Liger* comme *Ligros* sont des formations gauloises, autrefois en concurrence, mais *Liger* a triomphé. Néanmoins, la connaissance de ces deux formations est précieuse, car elle nous permet les nécessaires recoupements, avec trois mots à décrypter : *lig*, *er* et *ros*.

Lig apparaît en gaélique de l'île de Man (mannois) avec le sens de creux, encaissé. Le correspondant irlandais est *log*.

Ros se trouve dans toutes les langues celtiques avec des valeurs différentes.

En irlandais, il se rapporte à une hauteur boisée, ce qui correspond, semble-t-il, au sens primitif.

En mannois, il désigne un bois.

En gallois, il désigne une lande.

En cornique et breton, il désigne un coteau, un tertre.

Il nous reste à comprendre *er*, dont le sens ne peut être très éloigné de *ros*.

Pour désigner une montagne, une hauteur, les langues brittoniques (gallois, cornique, breton) ont abandonné le mot celtique et adapté le latin *mons*, d'où *mynydd* (gallois), *menez* (breton), de même prononciation. Le cornique a aussi *meneth*.

Les langues gaéliques (irlandais, mannois, écossais) ont conservé le celtique *ard*. Selon mes recherches, lui correspond le gallois *ar*, avec sa variante *er*.

Dans *Ligros*, on comprendrait : la hauteur boisée au flanc abrupt.

Dans *Liger*, on comprendrait : la hauteur au flanc abrupt, image pour une gorge. Une partie a servi à désigner le tout.

Voyons la Sèvre nantaise. Elle a *Separis* au 5^e siècle, *Sevria* ou *Seivra* au 11^e siècle puis, à nouveau *Separis*, *Seperis* au 12^e siècle, *Sevriae*, etc... La Sèvre niortaise a *Seuranda*, *Sevranda*, *Severa*, *Severis* au 12^e siècle. La Sèvre (Hauts-de-Seine) a *Savara* à l'époque romaine.

On rapprochera ces noms de celui de la Severn en Grande-Bretagne et de la Sabrann (aujourd'hui la Lee) en Irlande.

Les chercheurs d'Outre-Manche ont donné à la Severn et la Sabrann le sens de rivières séparantes.

Nous sommes dans le même cas et *Separis* est une traduction latine du gaulois *Sevrana*. Dans le cas de *Sevranda* (Sèvre niortaise), il faut comprendre la bonne – *da* – séparation.

La basse Sèvre séparait les pays de Mauges, sur la rive droite, et d'Herbauge, sur la rive gauche.

Passons à l'Ilette en rapportant ce nom à l'Ille, affluent du Rhin, l'Ille, affluent de la Vilaine, et l'Isle, affluent de la Dordogne. Ces formations n'ont absolument aucun rapport avec le mot île (latin *insula*).

Avant de proposer une explication, il convient de rappeler qu'avant la christianisation, les cours d'eau avaient tous un caractère sacré. La Divatte, par exemple, nous restitue la base *diva*, la divine, la sacrée, commune au latin et au gaulois.

Les rivières Ill, Ille ou Isle sont dans le même cas. Ces noms sont à rapporter à l'irlandais *iol*, ce qui se lit *il* et désigne une idole – sans rien de péjoratif au contraire -. L'origine du mot est grecque – *eidôlon* – et il est entré dans les langues celtiques par les druides qui utilisaient le grec comme langue sacerdotale.

Ilette pas plus que Divatte ne sont des diminutifs de Ille et Dive. Le final est à rapporter à l'irlandais *ath*, qui désigne un gué, un passage d'eau.

Terminons avec le Guinio. Le final *o* est le reliquat de *on*, *ona*, très courant dans les noms de rivière, de la Garonne à l'Yon. La rivière Aulne, *Aon* en breton, aussi formation gauloise, nous restitue le sens sans aucun rajout, la rivière, le cours d'eau (l'eau aussi en gaulois).

Le composant *guin* est à rapporter au breton *gwenn*, au cornique *guenn* et au gallois *gwyn*, la pure, la blanche, qualités pour la rivière, c'est-à-dire la déesse.

Le Guinio signifie donc la rivière blanche, la Blanche. Du même coup, nous avons la probable explication du nom de village La Blanche, séparé du ruisseau par les Champs-Saint-Martin dépendant historiquement du dit village.

Ce nom de cours d'eau est très fréquent (Rouans) et résulte d'une traduction du gaulois.

L'adaptation la plus inattendue est en langue allemande avec *Wien*, c'est-à-dire Vienne, la capitale autrichienne.

Les Allemands, les Autrichiens, les Suisses, les Italiens du Nord et tous les peuples jusqu'à la Mer Noire, ainsi que les Espagnols pourraient parler de « nos ancêtres les Gaulois ». Bonn, Cologne, Vienne, Milan, Vérone, Barcelone ou Valence sont autant de formations celtiques, de même du Rhin, de l'Elbe, du Danube... ou du Douro.

Vienne a *Vindobona* dans l'Antiquité. *Vindo* se compare à l'irlandais *find*, *finn*, ce qui correspond au breton *gwyn* et au gallois *guryu*. La ville est née au confluent d'une rivière dite Wien en allemand, adaptation du celtique, la blanche, la pure, même chose que le Guinio de Rezé.

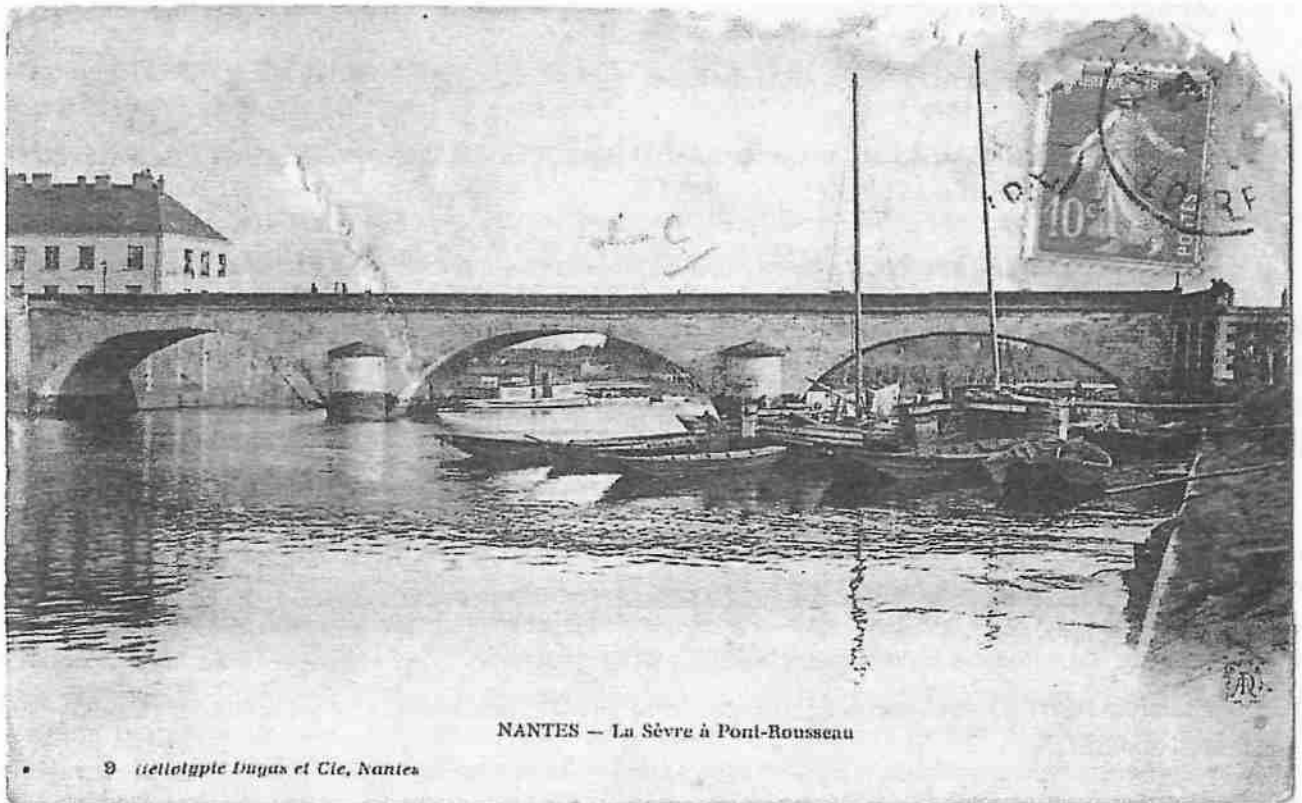
Bona est le collier en irlandais, métaphore probable pour une enceinte.

Ces considérations nous éloignent un peu de Rezé, mais elles méritaient, je crois, d'être faites tant la celtomanie fait encore des ravages.

Pont de Pont-Rousseau

La tragédie du 3 juin 1771

Par Liliane Biron-Ordronneau



NANTES — La Sèvre à Pont-Rousseau

• tieltotypie Dugas et Cie, Nantes

Que s'est-il passé ce jour de fin de printemps 1771 ? Ce jour-là 19 Rezéens perdent la vie, noyés au pont de Pont-Rousseau.

Le vicaire LEFEUVRE chargé d'enregistrer les décès le lendemain «avec la permission de M. BASCHER lieutenant particulier au siège royal de l'amirauté de Nantes » ne donne aucune explication et se contente de noter pour chacun le prénom, le nom, l'âge, la filiation : soit les parents soit le conjoint et pour finir les témoins de la sépulture. Sur ces 19 décès, 17 femmes et 2 hommes. La mort est plus présente dans le quotidien des gens à cette époque qu'à la nôtre mais tout de même la mort de 19 personnes noyées le même jour a dû susciter une émotion qui ne transparaît pas dans la rédaction des actes.

Il serait fastidieux de transcrire intégralement les 19 actes. J'ai choisi de noter celui de Perrine ORDRONNEAU mais ils sont tous identiques dans la formulation. Je l'ai choisi parmi les 19 parce que Perrine et moi avons des ancêtres communs...

Le 4^e de juin 1771 vu la permission de M. BASCHER lieutenant particulier au siège royal de l'Amirauté de Nantes a été inhumé au cimetière de cette église le corps de Perrine ORDRONNEAU vivante épouse de Jacques MOREAU laboureur demeurant la Croix Médard trouvée hier noyée au pont de Pont-Rousseau en cette paroisse. La sépulture faite en présence de François DENIS beau-frère et Jean BRETET qui

ont déclaré ne savoir signer. LEFEUVRE vicaire (François DENIS est le mari de sa sœur Pélagie et Jean BRETET sans doute le fossoyeur, il figure dans presque tous les actes).

Perrine était mariée depuis 2 ans et avait un petit garçon de 14 mois : François.

Voici la liste des noyés dans l'ordre d'inscription sur le registre paroissial :

- **Anne DURAND** 16 ans fille de Julien et Françoise GIRARD, demeurant à la Blanche. Témoins : Julien DURAND son père et Jean BRETET.

- **Perrine ORDRONNEAU** 27 ans citée plus haut.

- **Renée ORDRONNEAU** 43 ans veuve de Michel HALLOPEAU la Blanche. Témoins : Joseph LEFEUVRE beau-frère de la défunte et Jean BRETET.

- **Jeanne LESAGE** 20 ans fille de Pierre LESAGE et Sébastienne RAFFIN la Blanche. Témoins : Pierre RAFFIN cousin germain de la défunte et Jean BRETET.

- **Marie FARINEAU** 32 ans fille de feu Pierre FARINEAU et Marie PIESSEAU. (Pas de nom de village). Témoins : Honoré FARINEAU oncle de la défunte au paternel et Jean BRETET.

- **Elisabeth DELAUNAY** 20 ans fille de Jean DELAUNAY et Catherine MEGREAU la Blanche. Témoins : Jean DELAUNAY frère de la défunte et Jean BRETET.

- **Anne LEFEUVRE** 21 ans fille des feux Sébastien et Gillette ORDRONNEAU le Goulet. Témoins : Pierre RAFFIN et Jean BRETET

- **Julienne PETIT** 32 ans vivante épouse de Pierre ERTAUD laboureur la Basse Borderie. Témoins : Jean PETIT et Jean BRETET.

- **Perrine VISONNEAU** 24 ans fille d'Antoine VISONNEAU et feu Perrine LEMERLE le Landreau. Témoins : Pierre VISONNEAU oncle de la défunte et Jean BRETET.

- **Marie LECLERC** 37 ans épouse de Jean ALLAIN la Galarnière. Témoins : Pierre LECLERC cousin germain au paternel et Jean BRETET.

- **Marie LEMERLE** 19 ans fille d'Etienne LEMERLE et Marguerite AGAISSE la Térétière (la Quératière ?). Témoins : Etienne LEMERLE son père et Jean BRETET.

- **Simon JALIN** 58 ans cordonnier époux de Eptite JUVIN Pont-Rousseau. Témoins : Pierre RAFFIN et Jean BRETET.

- **Elisabeth JALIN** 28 ans fille de feu (ci-dessus) Simon JALIN et Eptite JUVIN Pont-Rousseau. Témoins : Pierre RAFFIN et Jean BRETET. Cette pauvre Eptite au prénom très original a perdu le même jour son mari et sa fille !

- **Antoine DUPRE** 50 ans journalier époux de Jeanne BRELET Pont-Rousseau. Témoins : Antoine DUPRE son fils et Jean BRETET.

- **Marguerite DURAND** 20 ans domestique originaire de St-Jean-de-Boiseau et domiciliée à Rezé fille de Pierre DURAND barger et Jeanne PERTUY. (Pas de nom de village). Témoins : Pierre THIBAUD oncle au maternel et Jean BRETET.

- **Jeanne SUQUET** 38 ans épouse de Pierre BABONNEAU la Galarnière. Témoins : René BABONNEAU et Jean BRETET.

- **Mathurine SAUPIN** 20 ans épouse de Georges BABONNEAU et fille de Julien SAUPIN la Jaguère. Témoins : Julien SAUPIN son père et René BABONNEAU son beau-frère. Mathurine était mariée depuis 6 jours !

- **Jeanne OLLIVIER** 17 ans domestique originaire de la paroisse de Vertou et domiciliée de celle-ci, fille de Pierre OLLIVIER et Marie COUTEAU. (Pas de nom de village) Témoins : Pierre OLLIVIER son père et Jean BRETET.

- **Jeanne MARTIN** 52 ans épouse en première noce de Sébastien BROCHARD et en seconde de Sébastien CASSARD la Petite Lande. Témoins : Pierre RAFFIN et Jean BRETET.

Alors pourquoi ce drame ? Dans son livre « Sur les ponts de Nantes » (pages 35 et 37) André PERON nous livre de précieux renseignements : le pont de Pont-Rousseau d'abord construit en bois sur pilotis et quelques piles de pierres est reconstruit en 1658 ; dans la nuit du 27 au 28 novembre 1770, suite à une forte crue, il est emporté par les eaux. Il sera reconstruit en bois par Mathurin CRUCY architecte d'après les plans de CEINERAY et terminé seulement en 1777.

On pouvait donc supposer qu'un service de bac avait existé pour relier Rezé à Nantes et assurer les échanges entre les 2 villes. Yann VINCE a déniché un document intéressant qui confirme cette hypothèse. Ce document est tiré d'un ouvrage « Archives curieuses de la ville de Nantes » de VERGER (bibliothèque du Château des ducs de Bretagne) : « 27 novembre 1770 : le Pont-Rousseau fut emporté par une crue subite de la Sèvre. Tout disparut et il ne resta que les piles. La ville (Nantes) fit de suite construire un bac pour ne pas interrompre ce passage important. L'inondation subite qui emporta le Pont-Rousseau fut mesurée à Monnières et estimée à 30 pieds (pas loin de 10 mètres !). Elle emporta tous les moulins à eau depuis Saint-Laurent jusqu'à la Chaussée de Vertou qui fut peu endommagée. Elle emporta le pont de Clisson avec plusieurs maisons du faubourg Saint-Antoine »

Sur un des piliers du Pont-Rousseau était écrit l'inscription suivante : « Du règne de Louis XIV, roi de France et de Navarre, étant gouverneur de la ville, château et comté de Nantes, très haut et très puissant seigneur messire Charles de la PORTE chevalier des ordres du Roi etc... et messire René de PONTUAL, seigneur du dit lieu ; messieurs Gatien LIBAULT sieur DUPERREY maire, Jean CHAUVIN sous-maire et messieurs les échevins dudit Nantes : ce pont a été établi l'an MDCLVIII » (1658). En 1839 commencèrent les travaux de remplacement du pont de bois par un pont de pierres.

Et ce lundi 3 juin 1771, 6 mois après l'effondrement du pont, on peut supposer que ces personnes allaient au marché situé sur l'autre rive de la Sèvre ou en revenaient pour y vendre leurs produits ou pour y acheter quelques marchandises... et le bac trop chargé ou mal manœuvré a sombré... mais là aucun document pour nous éclairer et nous restons avec nos suppositions...

Qui était Pitre Athénas ?

Par Michel Kervarec

Pierre-Louis (dit Pitre) Athénas était propriétaire au Jaunais. On a donné son nom à une rue voisine de son ancienne maison de campagne, il y a quelques années. Le personnage mérite assurément cet honneur. La ville de Nantes aussi l'a salué par un nom de rue, et ceci dès 1837, sous Louis-Philippe.



Pierre Athénas

Cabinet des Estampes
Bibliothèque Nationale

Athénas n'est pas nantais d'origine. Il est né à Paris, rue Mouffetard, en 1753, où son père tenait une épicerie-droguerie. Cette activité est probablement pour beaucoup dans l'intérêt du jeune Pierre-Louis pour la chimie. Ainsi, il alla suivre les cours de Guillaume Rouelle, chercheur éminent qui est connu pour avoir établi que les sels résultaient de l'action des acides sur les alcalis. Lavoisier était un de ses collègues, de même de Louis Proust, qui isola le glucose et définit un certain nombre de lois de la chimie.

Le jeune homme se lia avec ce dernier ainsi qu'avec dom Malherbe, moine bénédictin, prieur de Saint-Aubin d'Angers puis professeur de théologie à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, lui aussi passionné de chimie. Il venait de mettre au point – en laboratoire – un procédé permettant d'extraire la soude ou carbonate de sodium du sel marin. Il lui était impossible de passer à l'étape suivante : la mise en pratique, ce qui lui permettait d'obtenir la reconnaissance du procédé par l'Académie des sciences. Il fallait pour cela aller en Bretagne où il n'y avait pas d'impôt sur le sel. Comme il lui était interdit d'y aller du fait de ses obligations religieuses, il délégua le jeune Pierre-Louis Athénas au Croisic où celui-ci arriva en 1777. Il avait alors 24 ans.

Sur place, il allait se heurter à la municipalité – c'était une ville – comme à la population qui ne voulait pas entendre parler d'une usine chez eux. Il lui fallut la visite de dom Malherbe, les appuis des ministres Necker et Sartine et de l'Académie des sciences pour qu'il puisse enfin faire construire son usine au Lenigo.

La technique définie par dom Malherbe nécessitait beaucoup de soufre, ce qui devait être importé d'Italie et était très onéreux.

Le jeune Athénas n'était pas un novice, loin de là. Il allait travailler à améliorer le procédé et, pour cela, étudier le sous-sol de la région en vue de trouver un remplacement au soufre.

La pyrite, très courante, allait faire l'affaire. En 1784, il présenta la nouvelle technique au prix annuel de l'Académie des sciences. Hélas, celui-ci ne devait pas être attribué cette année-là.

En 1782, il avait obtenu l'autorisation de se rapprocher de Nantes pour diminuer les coûts et bénéficier des avantages du port. La seconde usine fut donc construite au Port-Lavigne en Bouguenais où l'on peut encore en voir les mines – transformées – au cœur du village. C'est probablement à cette époque qu'il acheta sa maison du Jaunais.

En 1784, malgré les protections obtenues en haut lieu contre la concurrence, deux établissements se créent sur la côte, l'un au Pouliguen, l'autre au Croisic même. Athénas parvint à s'entendre avec Hollenweger, le patron croisais, pour créer une briquerie dans la souderie, ce qui n'est pas neutre. Les producteurs ont un besoin impératif de briques particulières pour leurs fours.

Au Port-Lavigne, la souderie fonctionne mais, avec le décès du principal financier, l'angevin Boreau de la Besnardière, Athénas et dom Malherbe se retrouvent en grande difficulté. La production de soude et des produits dérivés continue mais notre jeune chimiste devait absolument trouver des compléments. Il allait se faire distillateur ambulant dans le vignoble et patron de teinturerie à Nantes.

Survint la Révolution. Athénas, tout comme ses concurrents, est homme des Lumières. Il allait s'y engager et mettre ses talents au service des changements. Son concurrent du Pouliguen, Guyton de Morveau, sera, quatre ans plus tard, le président du Comité de Salut Public à Paris.

Athénas entre à la municipalité de Nantes en 1781. C'est un modéré et il allait rejoindre le club de la Halle, celui des Girondins.

En 1792, on le trouve au directoire du district de Nantes ainsi qu'à la Société d'agriculture, du commerce et des arts de la ville.

Avec la guerre civile et l'attaque de Nantes par les Vendéens en 1793, il met tous ses talents au service des armées, en particulier dans la récupération et le travail du salpêtre dont elles ont besoin. Opposé aux mesures de terreur, comme son ami Darbefeuille, il allait faire un séjour, heureusement assez court, dans les prisons de la ville. Il en sortit en juin 1794 et reprit ses activités publiques. A Bouguenais, la souderie du Port-Lavigne n'était plus un havre de paix. Sa maison du Jaunais fut probablement incendiée comme celle de son voisin, le notaire royal J.B. Mongin qui croyait pouvoir traverser la Révolution en se montrant tantôt royaliste, tantôt républicain, selon son interlocuteur, et mourut en prison.

En 1795, Pierre-Louis Athénas était nommé directeur de la Monnaie de Nantes, poste qu'il devait conserver jusqu'en 1817.

Parallèlement, la même année, il figure au nombre des membres du jury de l'école centrale de Nantes, aux côtés de ses amis, l'architecte Mathurin Crucy, Jean-Baptiste Huet de Coëtlizan, Antoine Peccot et Guillaume-François Laënnec, oncle du savant et lui-même fondateur de l'école de médecine, enfin Félix Guédouin et Olivier Degay.

On retrouve la plupart de ces hommes à la loge maçonnique Paix et Union. Jean-Baptiste Huet de Coëtlizan qui, bien que d'origine noble, était d'une fermeté républicaine exemplaire, en devint le Vénérable.

Les écoles centrales, fondation de la République, vécurent jusqu'en 1802. Elles furent alors remplacées par les lycées. Elles enseignaient :

1° – de 12 à 14 ans ; dessin, langues anciennes, histoire naturelle.

2° – de 14 à 16 ans ; mathématiques, physique, chimie expérimentale.

3° – plus de 16 ans ; belles-lettres, grammaire générale, histoire, législation.

Les élèves choisissaient leurs cursus, « à la carte ».

Le bouillonnement intellectuel de cette période allait permettre à Athénas de faire valoir de multiples talents.

En 1798, il est au nombre des 33 fondateurs de l'Institut départemental, ancêtre de la Société académique de Nantes et de la Loire-Atlantique. Il en fut le président en 1800.

Par ailleurs, toujours en 1798, devenu veuf, notons qu'il se remaria avec Marie-Anne Bonamy, fille du médecin et savant François Bonamy, dernier recteur de l'université nantaise d'Ancien Régime, son voisin de la Morinière.

Après la mort de Charrette et la fin de la guerre civile en 1796, il avait repris la production de soude et dérivés au Port-Lavigne. L'établissement avait souffert du conflit et il avait fallu procéder à de nombreuses réparations. On en profita pour agrandir les bâtiments.

En 1802, l'entreprise était désignée comme « fabrique d'huile de vitriol ». On ne sait jusqu'à quand elle fonctionna.

En 1801, Athénas figure parmi les douze fondateurs d'un « conseil d'agriculture, arts, manufactures et commerce ».

En 1802, il intervient dans une adresse au Premier consul, Bonaparte, au nom du conseil général dont il était membre. On lit : « L'indépendance des nations est reconnue, la souveraineté du peuple est de nouveau proclamée. L'exercice public des cultes est régularisé, les rapports de l'homme avec la divinité sont laissés à l'arbitrage de chaque conscience ».

Plus loin, il continue : « Bonaparte a des idées trop grandes, trop généreuses, pour s'écarter jamais des principes libéraux qui ont fait la révolution et fondé la république ».

Deux ans plus tard, le dit Bonaparte se faisait couronner empereur.

Avant cela, Athénas allait être à l'origine de deux décisions importantes. En 1802, il initia la création des comices agricoles « moyen de relever l'agriculture, afin de propager l'exemple des méthodes de culture améliorée et de décerner des prix aux agriculteurs ».

En 1803, il devint le secrétaire de la Chambre de commerce créée cette même année. Il devait conserver ce poste jusqu'à sa mort en 1829.

Rallié à l'Empire, Athénas allait cependant se trouver en contradiction en tant que responsable de la Chambre de commerce. Un décret impérial sur les sels avait été très mal accueilli à Nantes et Athénas proposa à ses collègues d'écrire une lettre de protestation au ministre de l'intérieur, le décret ayant été jugé nuisible au commerce.

Le préfet l'apprit et écrivit au même ministre : « On m'assure que cette lettre est rédigée en termes qui peuvent paraître impropres. Je regrette de n'en avoir pas eu connaissance ; j'aurais empêché que l'exaspération de deux ou trois individus, qui auront entraîné ou surpris les autres membres de la chambre, ne donnât à votre Excellence une opinion défavorable sur le bon esprit de la majorité des négociants de cette commune ».

En conséquence, il demanda au ministre « d'avoir la générosité d'en faire retrancher (de la lettre) tout ce qui, dans l'expression, ne paraîtrait pas convenable ».

Du coup, Athénas, qui était proposé pour la Légion d'Honneur, dut s'en passer pour cette fois.

La même année, il y eut une exposition générale de l'industrie française à Paris. La souderie d'Athénas n'était pas représentée, mais on note la présence d'une fabrique de sulfate de soude tenue par Messieurs Gremant et Jean Rousseau. L'affaire de Bouguenais a-t-elle été vendue ?

Il est vrai qu'Athénas était sur beaucoup de fronts à la fois : conseil général, chambre de commerce, monnaie, comices agricoles, plus les sociétés à caractère culturel où il était aussi très actif.

En 1813, il publia un mémoire sur la nature du sol en Bretagne avec localisation des sites calcaires susceptibles d'être exploités pour améliorer les terres acides. Il découvrit la présence d'étain à Piriac, d'où l'ouverture d'une exploitation.

Esprit curieux de tout, il étudia les antiquités de la région et, de fait, se transforma en précurseur de l'archéologie moderne. Il s'intéressa aussi à la toponymie.



Pierre Athénas

Musée d'histoire de Nantes
Château des ducs de Bretagne

Soucieux du développement de l'agriculture, il allait acclimater au Pays nantais une plante fourragère venue d'Afrique.

Survint la chute de l'Empire. Comme beaucoup d'anciens républicains, Athénas s'était rallié à Napoléon et le retour des Bourbons n'était pas pour lui plaire. Il salua donc le retour de l'empereur pendant les Cent Jours, ce qui devait lui être rappelé par la suite.

Le 1^{er} février 1816, la réaction monarchiste s'abattit sur l'Institut départemental ou Société des sciences et des arts, dont il avait été le président en 1800. La société fut dissoute. Ceci devait durer près de deux ans. Elle réapparut le 28 janvier 1818 sous le nom de la Société académique de la Loire Inférieure.

Nous étions à l'époque des grands défrichements de landes et Athénas allait s'emparer du problème. En 1821 parut un rapport sur la nouvelle charrue à défricher de Pitre Athénas. Elle allait être vulgarisée et son inventeur honoré d'une médaille d'or de l'Académie des sciences.

Notre inventeur mourut en 1829. Son fils, également nommé Pitre Athénas, est connu comme militant saint-simonien. C'est probablement lui qui vendit la maison du Jaunais.

Les vestiges de la souderie de Port-Lavigne en Bouguenais



Les ruines de l'usine de fabrication de soude par Athénas au Port-Lavigne en Bouguenais se voient encore. Un artiste peintre, Monsieur Ertaud, les a judicieusement utilisées pour installer logement et atelier. Il nous a reçus avec beaucoup de courtoisie, nous autorisant à photographier les lieux, nous procurant même des photos des lieux avant les transformations, ce dont nous le remercions plus particulièrement.





Histoire de la boulangerie du bourg et de la boulangère, Mme Charlotte Talet

Par Isidore Impinna

en collaboration avec G. Le Coq et J. Seutein

La boulangerie, située avenue de Lattre de Tassigny, face à l'église Saint-Pierre, a fermé définitivement. Les bâtiments ont été achetés par Nantes Métropole pour le compte de la Ville de Rezé qui souhaite restructurer le Bourg. Cette disparition a attristé un grand nombre de Rezéens du quartier qui ont connu ce commerce durant plus d'un demi-siècle et nous nous devons de conserver leur mémoire.



La boulangerie est fermée (2013)

Dans une première partie, nous vous conterons la longue histoire de la boulangerie grâce aux documents des Archives municipales de Rezé, datant du 18^e siècle et aux souvenirs de Mme Le Coq et de M. Seutein.

Nous poursuivrons notre étude par un témoignage, celui de Mme Charlotte Talet, la dernière propriétaire, qui a vécu presque toute sa vie dans cette boulangerie.

Nous avons extrait les passages d'une interview réalisée par Cécile Liège, le 20 décembre 2010. L'interview intégrale retranscrite est disponible aux Archives municipales.

Enfin, nous vous informerons des projets d'urbanisme de la municipalité pour revitaliser le Bourg centre.

1 - Histoire de la boulangerie

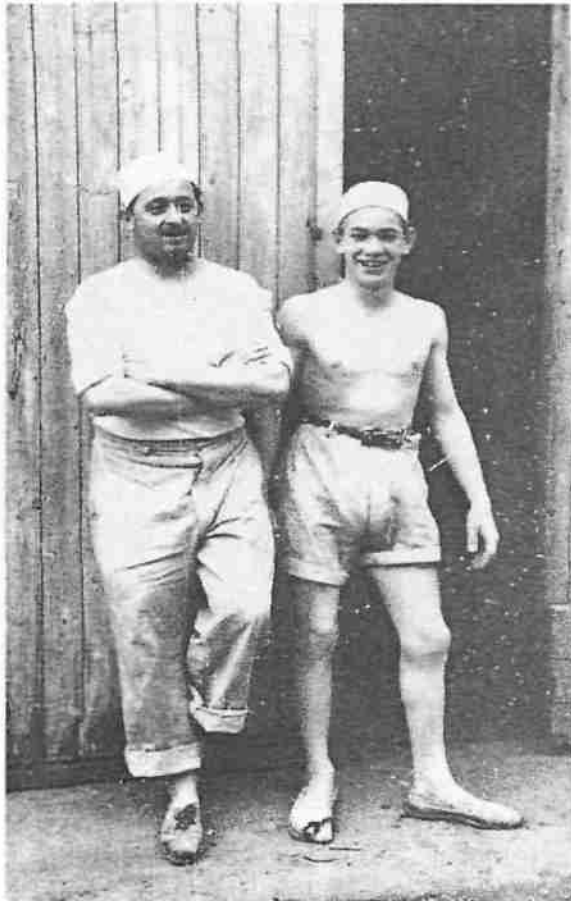


La boulangerie début du 20^e siècle

Le recensement de l'an IV (1796) pour la commune de Rezé nous apprend que la boulangerie est tenue depuis 1786 par Jean Assailly (43 ans), marié à Reine Babin, 39 ans. Ce boulanger connaît la tourmente révolutionnaire car, en 1794, il est accusé d'avoir fait partie de la cavalerie vendéenne et de n'être rentré chez lui que pour faire du pain aux rebelles⁽¹⁾.

Durant le Premier Empire, Pierre Gautret reprend la boulangerie qui restera dans sa famille durant près d'un siècle.

Ainsi en 1841, son fils, Jean Gautret, âgé de 30 ans, lui succède. Il est marié à Constance Dejoie et père d'un petit garçon : Zacharie (2 ans). Il emploie un ouvrier boulanger, Joseph Renaud et une servante Marie Lefeuve.



Monsieur Talet avec un ouvrier.

En 1872, Zacharie, 33 ans reprend l'affaire familiale avec sa femme Lucie Biteau et, comme ses parents, il emploie un ouvrier boulanger Jean Lepage et une domestique Emilie Hamon.

En 1896, Charles Brachet, 28 ans et Berthe Bureau, son épouse âgée de 18 ans, deviennent les nouveaux propriétaires. Benjamin Touzé, 19 ans, ouvrier et Marie Dubreil, boulangère domestique, les aident dans leurs tâches.

A la fin de la Première Guerre mondiale, M. Brachet travaille avec son fils, Charles et Mlle Lecoq.

Au début de l'année 1919, Mme et M. Brachet sont emportés par la tuberculose malgré les soins apportés par Mme Cormerais, marchande de charbon dans le Bourg et Mlle Lecoq.

La même année, une nouvelle famille s'installe pour de très longues années :

Charles-Marcel Durand, né en 1889 à Saint-Mars-du-Désert et Marie-Joseph Lelievre, née à La Gacilly, son épouse.

Ils demeurent au 25 rue Sadi Carnot (rue J. Jaurès) à Rezé chez leur tante Mme Debray.

De cette union naîtront le 28 juillet 1920, des jumelles Yvonne et Charlotte. Cette dernière deviendra Mme Talet.

Les Durand travaillent très dur : le métier de boulanger est difficile car les journées de travail sont très longues (10 à 12 h par jour) et se déroule surtout la nuit.

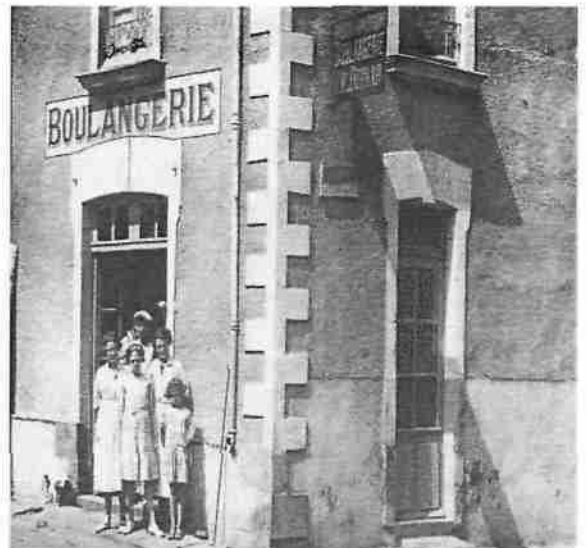
Le père de Charlotte « fait la fabrication » du pain avec un ouvrier alors que sa mère tient la boutique.

Les parents de Charlotte, trop occupés par leur commerce, mettent leurs filles en pension à Notre-Dame de Pont-Rousseau. Charlotte passe son certificat d'études à 14 ans et poursuit sa scolarité jusqu' à l'âge de 18 ans pour obtenir un brevet et un certificat de comptabilité.

A la fin de sa scolarité, sa maman lui dit :

« ...On a besoin de toi au magasin, tu resteras à la maison ».

Elle devient alors porteuse de pain puis plus tard, la dernière propriétaire de la boulangerie.



La boulangerie Durand
M. et Mme Durand, Charlotte et Yvonne
(1938)

Ainsi, pendant de longues années, Charlotte livre le pain tandis que l'ancien ouvrier boulanger de son père, M. Talet, devenu son époux, continue la fabrication.

Les premières livraisons de pain se font au début du siècle, avec une voiture tirée par un cheval, puis la voiture automobile.

Au début, le four est chauffé au bois qui est entreposé rue des Roquios. Plus tard, le fioul remplacera le bois, ceci avant la Seconde Guerre mondiale.

L'étroitesse de la rue des Roquios et les maisons bâties sur l'actuelle place Saint-Pierre rendent la livraison du combustible difficile : le camion ne peut accéder à la citerne que par une marche arrière laborieuse.

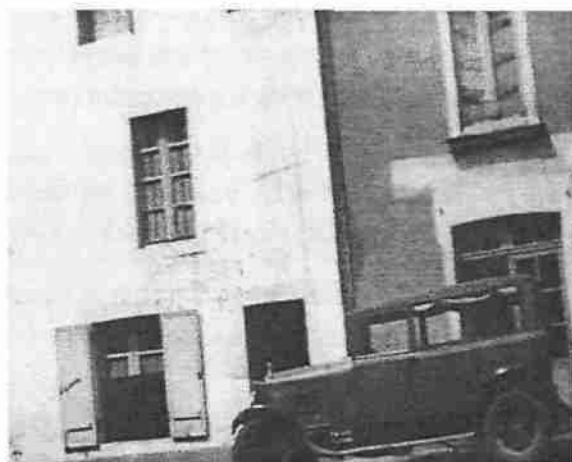
Dans les années 1950, les affaires prospèrent : les boulangers achètent la maison de Mme Ordroneau et refont une nouvelle devanture au magasin.

Un four à gaz prend place dans un fournil plus clair et plus aéré.

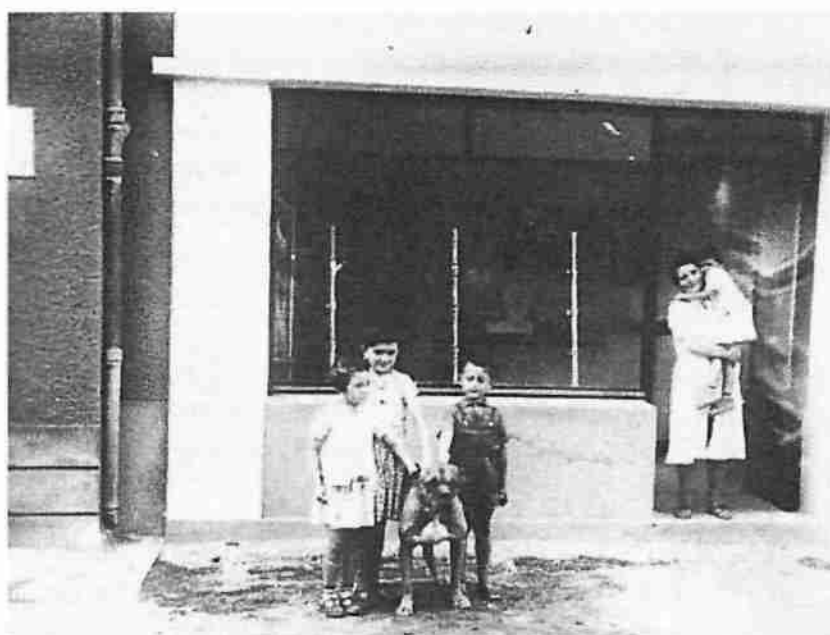
Quelques années plus tard, ce commerce connaît quelques difficultés dues à l'apparition des grandes surfaces et à son manque d'adaptation à l'évolution de la demande de la clientèle.

Une pâtisserie est installée à une centaine de mètres de la boulangerie.

En 1980, Mme Talet prend sa retraite ; propriétaire des murs, elle cède le fonds de commerce à M. Pierre Métayer et à son épouse (dont on retiendra la gentillesse). En 1995, M. et Mme Panier reprennent la boulangerie pour une dizaine d'années.



La 1^{ère} voiture de livraison de Mme Durand
(avril 1938)



La nouvelle vitrine de la boulangerie
Mme Durand avec M. Thérèse, M. Josée, M. France, J. Yves.
(1952)

De 2005 à 2010, la boulangerie de M. Cyrille Launay et Mme Isabelle Montagne s'appellera « Boulangerie Cybelle », reprenant la première et la dernière syllabe de leurs prénoms.

Mme et M. Morval-Chauvelon seront les derniers boulangers ; ils n'exercent leur métier qu'un an et demi avant que Mme Talet, propriétaire, ne vende les murs à Nantes Métropole.

2 - Histoire de la dernière boulangère

En 2010, Mme Charlotte Durand, épouse Talet, raconte ses souvenirs et en particulier son métier de porteuse de pain. Elle décrit son cadre de vie : le bourg de Rezé, nous fait part de ses réflexions sur l'évolution du commerce dans son quartier et de la vie en général.

Elle nous fait revivre, avec parfois un peu de nostalgie, tout un pan de notre histoire récente, vite oubliée par la nouvelle génération de Rezéens.

L'interview est pleine d'anecdotes et il a fallu choisir quelques extraits, supprimer parfois des mots, d'où les nombreux pointillés, ajouter des précisions entre parenthèses pour les rendre plus compréhensibles.

Pour plus de commodités, nous appellerons Mme Talet, Charlotte, lorsque nous aborderons les événements qu'elle a vécus durant la période qui précède son mariage en 1947.

Au début du vingtième siècle, la boulangerie des parents de Charlotte, avec 7 épiceries et autres boutiques présentes dans le bourg, apporte une activité commerciale certaine.

Selon Mme Talet, le bourg reste « un joli petit bourg bien calme ». Le petit commerce est florissant surtout après la guerre de 1914-18 ; de nombreuses veuves y trouvent une source de revenus non négligeables.

Le métier de « porteuse de pain »

Charlotte, sitôt l'âge de travailler (18 ans), devient « porteuse de pain ». Elle y prend goût et cela va durer 40 ans. Elle connaît les évolutions des modes de transports et de distribution.



Mme Babonneau livre le pain avec sa charrette



La voiture de livraison de Charlotte Durand
(27.09.1950)

Au début de sa carrière, elle accompagne le porteur de pain, employé de ses parents, qui conduit une voiture 201 Peugeot. Durant la Seconde Guerre mondiale, elle passe à son tour le permis de conduire à Nantes, place St-Pierre sur une 202 Peugeot.

Mme Talet se souvient d'une époque où les automobiles étaient rares et les livraisons se faisaient par des voitures tirées par un cheval.

« ...on n'était pas embarrassés avec les voitures. Les commerçants... les épiciers sur la place, le père Héry... Hé bien, lui il avait une charrette avec son cheval... Mes parents ont commencé comme ça. Ils livraient le pain longtemps avec un cheval. Et puis après ça s'est modernisé. Ça a évolué, pas si vite que maintenant, mais tout doucement... ».

« ...la porteuse de pain, c'est pas compliqué du tout... Je me levais à 5 heures tous les matins... et puis je partais en tournée à 7 heures. On allait chez le client, on l'appelait, on lui mettait son pain pour la journée. Ceux qui n'étaient pas là nous mettaient des sacs à pain accrochés aux boîtes à lettres. Et puis ils payaient à la semaine, ou au mois, on faisait les comptes. Mon territoire, c'était tout le bourg de Rezé et tout autour, sauf Trentemoult... ».

Dans les îles, la boulangère arrête sa tournée à la « Sainte Vierge, Notre-Dame des marins » à Trentemoult puis elle va du côté de la Haute-Ile et de la Basse-Ile. Dans les années 1950, la Maison Radieuse, « Le Corbusier », apporte une nouvelle et nombreuse clientèle. Mme Talet s'adapte alors à un mode de transport original pour pouvoir utiliser les ascenseurs de l'immeuble. Le pain est aussi distribué par Mlles Hénaf, Babonneau et Mme Hémerly.

« On a fait faire une petite charrette en bois, comme elles (les porteuses de pain) avaient autrefois à Paris. C'était le menuisier du quartier qui l'avait faite... Il fallait monter dans l'ascenseur. (C'était) un grand coffret et puis à l'intérieur, on avait fait des petites séparations pour mettre les baguettes, les pains de 500 g, les pains de 4 livres parce qu'à cette époque-là, il y avait des pains de 4 livres... ».

En effet, l'architecte Le Corbusier avait prévu pour chaque appartement, une petite ouverture qui communique avec le couloir « la rue » où le boulanger et le laitier déposent les produits commandés par le résident.

Porter le pain durant les inondations

L'hiver apporte des difficultés supplémentaires à la porteuse de pain : le froid, la neige, le verglas, la boue, la nuit qui dure, la pluie et les inondations.

Mme Talet nous raconte comment elle parvenait à surmonter les difficultés pour ravitailler ses clients durant les inondations qui touchaient les îles et le bas du Bourg.

« ...Tous les ans, on avait des inondations à la fonte des neiges. Alors évidemment, on prenait nos bateaux dans le bas du bourg. Là, on traversait toute la zone industrielle qui existe maintenant (à cet endroit, autrefois, s'étendaient des prairies appelées la Bourgeoisie), qui fallait traverser pour aller rejoindre les maisons qui étaient en bordure de Loire. On traversait tout ça avec notre bateau et le batelier que la mairie nous a donné pour ravitailler les gens... L'eau venait jusque dans le bas de Rezé. Elle venait jusqu'au café des Sports ».

Charlotte n'est pas seulement porteuse de pain, elle peut le cas échéant, porter... Mme Chalon. Voici une anecdote croustillante comme le pain qu'elle devait livrer.

« ...Parce que, même quand il n'y avait pas de crue, quand il y avait de fortes montées des eaux, ils (les habitants des îles) avaient de l'eau là-bas, ils avaient les pieds dans l'eau pour tout le temps pour ainsi dire.

Alors, bon, on a donc été. C'était tout au bout de la Haute-Ile, je me rappellerai toujours :

(dialogue entre 2 clientes : la mère Chalon et Mme Bouriau) :

Mme Bouriau dit à Mme Chalon :

- Viens-tu prendre un jus ?

- Ben oui, mais je peux pas.

- Charlotte va te monter sur son dos, t'inquiètes donc pas, elle va te porter !



Mme Talet livre son pain en barque
(crue janvier 1945)

- Dis donc, c'est pas sûr.

Je traverse cette petite ruelle dans l'eau... j'ai donc réussi à la mettre sur mon dos. Elle était lourde, oh là là ! Et pis quand j'étais dans le milieu de la rue, la petite mère Bouriau me dit :

- Trempe-lui donc les fesses dans l'eau !

C'est pour ça (qu') elle me resserrait, elle m'étranglait au cou. Alors je (lui) disais :

- Vous allez m'étrangler, c'est pas possible.

(Elle pensait) que j'allais la monter et la descendre (pour la mouiller)... Enfin, je l'ai pas fait.

...Comme les femmes n'avaient pas grand-chose à faire puisqu'elles pouvaient pas sortir comme elles voulaient. Les hommes avaient des bateaux pour aller travailler. Eh bien, elles sortaient toutes à leur fenêtre, et puis dame, on riait !

...J'avais des grands cuissards qui me venaient jusque-là. Vous savez, comme ceux des pêcheurs qui montaient jusqu'au-delà des hanches. Et je marchais difficilement. C'était trop lourd à porter et il fallait que je marche avec ça pour me garantir. Et dans les endroits où il y avait des difficultés pour rejoindre les clients, eh bien, on montait sur les toits, les toits de cabanon. On grimpait sur un client et hop ! on allait sur les cabanons... ».

Porter le pain à la campagne

Le travail de livreuse de pain n'est pas de tout repos. Mme Talet, après avoir fait ses livraisons à Rezé le matin, part parfois, l'après-midi, livrer son pain à la campagne, aux Couëts en Bouguenais. Sa sœur, Yvonne, et surtout sa mère, toujours présente, nous le verrons plus tard, s'occupent des enfants et des tâches ménagères et notamment la cuisine. Tout est organisé dans cette famille pour que le commerce fonctionne bien.

Mme Talet nous raconte une scène de vendange que beaucoup d'entre nous ont pu connaître à Rezé ou en proche banlieue de Nantes à la fin du siècle dernier, avant que la ville ne grignote les vignes et ne fasse disparaître les nombreuses caves de nos villages.

Le récit est pétillant, rafraîchissant.

«... Moi, j'arrivais des tournées, je partais le matin à 5 heures. Charger, repartir, charger, repartir. J'arrivais par exemple à une heure de l'après-midi. Maman m'avait préparé mon bifteck, mes frites, tout.

Et puis après, l'après-midi, quand c'était les tournées de campagne, on chargeait la voiture et on repartait en campagne. Parce qu'on avait des tournées de campagne. On allait servir les cultivateurs. Y'en avait qu'avaient donné leur blé, alors on allait leur donner... des échanges, qu'on appelait...

(J'allais) du côté de Galheur, du côté de Château-Bougon, partout par là. Et là, on prenait bien du plaisir.

On avait un petit bonhomme dans un village, le Père l'Avocat qu'on l'avait baptisé, parce qu'il était intelligent cet homme-là. Et tous ceux qui avaient besoin de renseignements ou autres, allaient le trouver.

Alors, c'était le moment des vendanges. On a donc été le trouver. Il était dans sa cave parce qu'il marchait difficilement.

Alors il dit :

- Dis donc Charlotte, tu vas bien goûter mon vin nouveau ?

- Vous savez, le Père Avocat, je bois pas beaucoup.

- Ah si, tu vas pas me faire ça, allez, tu bois !

Croyez-moi si vous le voulez, quand j'ai eu le verre en main, je me suis demandé ou était le verre tellement qu'il était crassou !

J'ai dit :

- Jamais je boirais ça. Nom de d'la !

Y'avait Simone Hénaff qui était avec moi, qu'habitait en face. Là (elle montre sa rue)...

J'ai dit :

- Allez, mets-toi devant moi, tu vas l'occuper le Père l'Avocat.

Alors, elle l'a occupé, occupé et, j'ai fiché le verre en l'air... par derrière. Pis après, quand il a bu le verre, il m'a dit :

- Alors, comment tu trouves mon verre, Charlotte ?

- Très bon, le Père l'Avocat.

- Ah ça ! c'est du bon vin, allez Simone, tu vas boire un verre.

- Ah non !

J'ai dit :

- Ben, tu (ne) vas (pas) faire ça à Père l'Avocat quand même ! T'inquiètes pas, on va faire la même chose.

Alors elle a causé, causé, causé avec le bonhomme, je le distrais par ailleurs. Et puis elle a tout foutu son verre (par terre).

La boulangerie dans la Seconde Guerre mondiale



Charlotte, comme tous les Français, suit tous les événements militaires à la radio et vit l'occupation allemande.

De la boulangerie de ses parents, elle voit passer des soldats, des civils qui fuient selon les circonstances vers le Sud au moment de la débâcle française en 1940 ou vers le Nord pour les Allemands au moment de leur défaite en 1944.

Sur les conseils d'un officier français qui fuyait au moment de la débâcle, de peur d'être fait prisonnier, la famille Durand reste à Rezé et continue de faire le pain.

Des soldats français, allemands, des résistants, des collaborateurs passeront à la boulangerie et laisseront parfois des anecdotes *savoureuses*.

L'armée française sèche ses capotes

Au début de la guerre, des soldats tout trempés, revenant de manœuvres, entrent dans la boulangerie.

« ..C'était plus des soldats, c'était des canards. L'officier est venu et m'a demandé :

- Mademoiselle, est-ce que l'on peut mettre toutes les capotes des soldats à sécher au-dessus du four ?

Ils ont mis leurs capotes à sécher. Ça sentait la capote mouillée !!! Mon Dieu que ça sentait pas bon !!! Le lendemain, ils reviennent chercher leurs capotes.

Je dis :

- C'est pas vrai que vous allez remettre vos capotes sur le dos, elles sont toutes trempées !

Il (l'officier) dit :

- Faut partir, on s'en va en manœuvres

Puis ils sont repartis, les pauvres malheureux. »

Moments de vie sous l'occupation

Les restrictions, les tickets de rationnement, la mainmise des Allemands sur les produits alimentaires rendent la vie quotidienne difficile.

Mme Durand rapporte que, dès leur arrivée, les Allemands réquisitionnent tout le pain et le stock de farine et que le cuisinier des officiers logés à la Villa Bianca viendra faire cuire les aliments du mess dans le four du boulanger⁽²⁾.

« ..Un officier allemand est venu. Je me souviens, il y avait plein de monde dans le magasin.

Y avait la fille Ménard qui parlait très bien allemand. Comme maman ne comprenait pas, elle a fait l'interprète.

Elle lui dit :

- Il veut de la farine.

- J'en ai pas de trop pour mes clients, je peux pas lui donner...

Alors il a dit :

- Non, non, non, pour officiers allemands, la farine ! »

Tous les jours, par tous les temps, on fait la queue devant les magasins ; des cartes d'alimentation sont distribuées dès le 20 avril 1940. Ces longues queues d'attente à la boulangerie ont poussé les Durand à mettre en place un sens de passage dans le magasin, on entre par une porte et on ressort par une autre. Ces pénuries entraînent des bousculades et des tensions entre les personnes, surtout aux moments des arrivages, sachant que les quantités des produits sont limitées.

Les soldats allemands ne sont pas tous des nazis et des relations parfois « sympathiques » se nouent quelquefois avec des soldats qui veulent s'intégrer à une population qui leur est à priori hostile. Ainsi, le pâtissier allemand qui venait faire des gâteaux tous les jours à la boulangerie, devient un jeune pâtissier sympa.

« ...Un jour, je me dis : il faut que j'aille voir dans le fournil comme ça se passe... Mm mm, ça sent bon ! Que je dis.

On avait des plaques pleines de prunes.

Il me dit :

- Vous Mademoiselle, pas manger !

Je lui dis :

- Non, on n'a pas de sucre, on n'a pas ci, on n'a pas ça, c'est la restriction...

...Alors, après, ce qu'il faisait, il m'en avait donné une, c'était drôlement bon... Il était très sympa... »

Un Résistant sauvé

« ...Monsieur Dubert, je vous le rappelle, lui aussi, c'était une Cravate noire (résistant).

Il était poursuivi, mais il arrivait toujours à échapper. Et une nuit, parce qu'on n'avait pas de lumière, on avait rien, on aidait à travailler. Alors on travaillait à la lueur des bougies... Et tout d'un coup, on voit entrer dans le fournil, Monsieur Dubert :

- (Aidez) moi vite, les Allemands sont à des rafles par-là !

On l'avait barbouillé de farine et de pâte et de tout, et il est venu travailler avec nous.

Eh ben, s'ils (les Allemands) nous avaient attrapés, on était tous bons pour la romaine, hein !

Mais ils ne sont pas venus... qu'ils nous connaissent...».

Un Allemand amoureux d'une boulangère abandonne son fusil à la boulangerie.

« On était en train de regarder les Allemands s'en aller. Et puis tout d'un coup, voilà donc la porte de la cuisine qui s'ouvre précipitamment, puis entre un Allemand. Il avait une carte, il me fait voir la carte. C'était le nom d'une boulangère. Il était tombé amoureux d'une boulangère de Chantenay et il voulait la rejoindre ».

Le jeune « déserteur » allemand sera hébergé durant la nuit et il repartira le lendemain en laissant son fusil à la demande de Charlotte.

Les bombardements

La commune de Rezé, toute proche de Nantes et de Château-Bougon (Nantes- Atlantique aujourd'hui) ne sera pas épargnée par les bombes larguées par Anglais et Américains qui visent le port et les chantiers navals de Nantes et l'usine d'aviation de Château-Bougon.

C'est dans la nuit du 7 mai 1942 que les premières bombes frappent Rezé à Norkiouse.

Le 16 septembre 1943, c'est la tragédie.

Des avions américains, volant à très haute altitude, larguent leurs bombes sur le port et la ville de Nantes, faisant des milliers de morts.

A Rezé, de l'autre côté du fleuve, des bombes explosent dans le bourg. Monsieur Marchais, entrepreneur de maçonnerie, avait construit un abri digne de ce nom où des voisins viennent se réfugier « en toute sécurité » avenue de la Loire (rue de Lattre de Tassigny).



Le port de Nantes est bombardé



Le port de Nantes sous les bombes

Ce jour-là, l'abri est pulvérisé. On dénombre 3 victimes dont seul le corps mutilé de Monsieur Marchais est retrouvé. Charlotte et sa famille qui désiraient s'y rendre, viennent d'échapper à la mort.

« Oh là là ! Si on avait peur, les bombardements ! On allait se cacher dans les prés, là. On allait se mettre dans les fossés. On avait une peur terrible des bombardements. Et le jour où ils ont bombardé la ville de Nantes, les forteresses américaines par-dessus le marché ! Eh bien, ici, où il y a la station (elle montre la station de carburants détruite en mai 2013), il y avait un entrepreneur qui avait son bureau de travail et tout. Qu'avait fait un abri, et qui était là.

La bombe a tombé juste dessus ! Elle a tué, voyons donc, le patron, la secrétaire, et puis y'avait un autre monsieur, je sais plus quelle fonction qui faisait. On les a retrouvés les pauvres gens, en morceaux dans les arbres. C'était tout ce qu'il y avait de plus pénible. Monsieur Marchais, on l'a retrouvé dans le jardin ... On l'a retrouvé,

moi je l'ai vu... J'en ai une vision tout le temps. Ils l'ont apporté à la mairie de Rezé dans un torchon. Comme ça, tout plein de sang. C'était au moment de la communion.

Sa femme arrivait avec son petit garçon venu chercher son habit de communion. Et on venait de montrer son mari en morceaux.

C'était terrible, terrible. Ça, les bombardements nous faisaient peur. On ne savait pas où se mettre.

Je me souviens, un après-midi, avant que cet abri soit démoli, y'avait une alerte. Bon. Alors, on descend rapidement. Alors, on se met où est le portail. Tout à côté, le portail du garage.

On était prêt à sortir, nous et puis Claude, notre ouvrier.

Et puis heureusement que la bombe est arrivée avant qu'on était rendus parce qu'on voulait aller à l'abri. Elle était tombée sur Monsieur Marchais avant qu'on soit sortis...».

La population qui ne dispose que d'abris sommaires, vit dans la frayeur aux hurlements des sirènes. Dans le livre « Les Rezéens dans la Seconde Guerre mondiale », Mme Kotakis confirme ainsi la peur de Charlotte avec qui elle va vivre un moment angoissant :

« Quand l'alerte sonna, vers neuf heures du matin, traumatisées par le bombardement de la semaine précédente, nous partîmes, n'ayant plus d'abri pour nous réfugier, maman, ma sœur et moi, en compagnie de notre voisine, Mme Babonneau et de ses deux enfants, Michel et Christiane, de la boulangère Mme Durand et de ses deux filles Charlotte et Yvonne, dans les prés Vitère. Juste en face : le port où les bombardiers anglais opérant en piqué firent du travail moins meurtrier. A vol d'oiseau, le port était très proche de nous et nous avions l'impression que les bombes tombaient dans le pré. Nous étions couchés dans une sorte de fossé avec une vieille bassine sur nos neuf têtes réunies. Ça devait être du meilleur effet. Mme Babonneau criait :

- Je suis blessée....

« Nous étions là... en tas, n'osant plus bouger, même après que les bombes aient fini de tomber et c'est le boulanger « le père Durand » qui vint nous dire que le bombardement était fini.».

La fin de la guerre

Durant le mois d'août 1944, les Allemands, avant leur repli, veulent détruire les installations portuaires et rendre la navigation de la Loire impossible en coulant les navires.

Le 11 et 12 août, ils quittent Nantes et restent encore quelques jours à Rezé qui se trouve ainsi coupée de Nantes.

Le 29 août 1944, Rezé est à son tour libre et le drapeau tricolore flotte à 10 heures à la mairie.

« Quand on a vu la débandade des Allemands qui s'en allaient comme ça. Après, on faisait les fous évidemment ! Ça, y'a pas de doute qu'on était contents... On faisait pas de fêtes terribles. Entre nous, comme ça, on chantait, on dansait. Mais dans notre petit quartier, c'est tout. Mais pas de réjouissances à tout casser ».

L'armistice signé le 8 mai 1945 est fêté par un grand bal organisé par l'amicale laïque sur la place publique de la mairie, on y dansera joyeusement au son d'un orchestre.

Une affaire de famille menée par un chef : Mme Durand

Charlotte épouse l'ouvrier boulanger de son père à 25 ans et ne quittera pas pour autant la boulangerie où elle aura vécu 60 ans.

La mère, Mme Durand, femme de caractère et travailleuse, reste encore « la chef » durant de nombreuses années.

« Non, nous on s'est pas installés. Jamais. On a été avec nos parents et on a toujours continué. On n'a rien fait de nous spécialement. Sauf après que les années ont passé, ma sœur s'est mariée, moi aussi. Alors, les parents ont mis les affaires à jour. Mais autrement, on n'est pas partis de nous-mêmes. On n'a jamais quitté la boulangerie. On est toujours resté avec nos parents.

On a repris du tout, on a fini (de travailler) en même temps qu'eux. Ah ! Ah Ça... C'est que ... Si vous aviez vu maman ! C'était un chef, ma mère. Et puis c'était comme ça que ça marchait, et puis ça y allait... Oh là là ! Y'avait que le travail qui comptait.

Mon père est décédé. Il s'est tué dans les travaux. Il est tombé du haut de l'échelle, et l'échelle lui est tombée sur lui et l'a écrasé... Il avait pas 80 ans.

C'est pas lui (le père, M. Durand) qui travaillait. C'était mon époux qui travaillait avec son ouvrier... Mais on était quand même ensemble. C'était maman qui travaillait. C'est elle qui menait la baraque. (Elle tenait) la caisse. Menait les affaires de la maison. S'occupait de tout ce qu'il y avait à faire. Elle avait un cerveau, hein !... C'est pas toujours le meilleur de travailler avec les parents, vous savez. C'est pas toujours la meilleure solution. Surtout quand on a à faire avec des tempéraments sévères, durs. Vous savez, qui penchent que pour le travail qui... C'est pas toujours facile ».

La retraite

En 1980, à 60 ans, Mme Talet arrête ses activités avec beaucoup de difficultés et de nostalgie. Elle habite avec sa maman, près de la boulangerie, dans une maison qu'elle a eue en viager d'une voisine qui tenait à la leur réserver.

« ...C'est toujours très difficile à accepter (arrêter de travailler). Moi, ma boulangerie me manque énormément. Enormément. Parce que je me plaisais beaucoup avec les clients, tout ça. On parlait, je sais pas, j'ai... J'aimais beaucoup ça. Je peux pas dire que c'est le meilleur moment de ma vie, la retraite, moi. Pas du tout, du tout, du tout. J'aurais aimé avoir un de mes fils qui aurait continué. Et puis ça m'aurait permis d'avoir un petit filet (fils) dans le commerce.

Un peu d'humour

A la fin de l'interview, Mme Talet résume sa vie avec beaucoup d'humour :

« J'ai mené une vie régulière. A la boulangerie, toujours dans le pétrin. J'me suis mariée, j'étais encore dans le pétrin ; et ça continue. Vous pourrez leur dire à vos auditeurs, que dans la boulangerie, on est dans le pétrin. »

Les mutations du commerce : du petit commerce à la grande surface

Durant la seconde moitié du 20^e siècle, comme pour l'ensemble des communes de France, Rezé s'urbanise à grande vitesse sous la pression de la croissance démographique et de l'exode rural qui perdure...

Des grandes mutations économiques et sociétales marquent la vie des Français comme l'apparition des grandes surfaces et un mode de consommation en rupture avec celui des générations précédentes.

La boulangerie de Mme Talet profite dans ces années 1950 de la prospérité des « Trente Glorieuses » avec l'apport des nouvelles populations ; d'ailleurs d'autres boulangeries s'ouvrent dans le quartier. Mais très vite, le commerce évolue et les supermarchés apparaissent, concurrençant le petit commerce... « Suma » au Château de Rezé dans les années 1960 puis « Leclerc » à Trentemoult qui n'a pas cessé de s'étendre et autres supérettes ont entraîné peu à peu sa disparition et parfois même sa ruine.

« Y' a plus d'épiceries du tout. Plus de boucheries. Y'a plus rien. On était seuls boulangers ici. Il s'en est monté en face. Le Corbusier quand Le Corbusier a été créé. Il y en a un autre à Mauperthuis, au Château de Rezé, quoi. »

« C'est les Leclerc qui ont tout écrasé ! Seulement ces messieurs, on leur a rien dit. On leur a pas donné d'indemnités à ces pauvres gens qu'on a ruinés. Moi, j'avais des bouchers qui avaient une superbe boucherie. Ils ont été réduits à zéro. Ils étaient au bureau de bienfaisance de la mairie de Rezé parce qu'il les avait ruinés complètement ».

L'arrivée des supermarchés affecte de plein fouet la boulangerie de Mme Talet.

Il y eut cependant une période où Mme Talet livrait son pain au Leclerc qui ne disposait que d'un dépôt de pain. Le supermarché, construit alors à l'endroit du Conforama, s'est installé de l'autre côté de la rue pour s'agrandir et créer ainsi sa propre boulangerie.

« Evidemment ! Au point de vue pain, on s'en est pas rendu (compte) tellement. Parce qu'ils faisaient, comme on disait dans un terme de boulangerie, de la vraie savate ! »

C'était pas vraiment de la qualité, c'était pas du pain.

Evidemment, ça avait tiré un peu sur les à-côtés, c'est-à-dire les biscottes. Tout ça, on en vendait plus parce que les autres, ils vendaient ça moins cher que nous. Seulement voilà ce que j'avais dit à un représentant une fois :

- Vous leur fournissez à des prix avantageux.

Et il me dit :

- Mais vous, vous prenez un carton tous les je-ne-sais-combien, tandis que les autres, ils vont en prendre 10, 15, 20, 30, 40 d'un coup. Vous vous rendez compte Mme Talet !

Je lui ai dit :

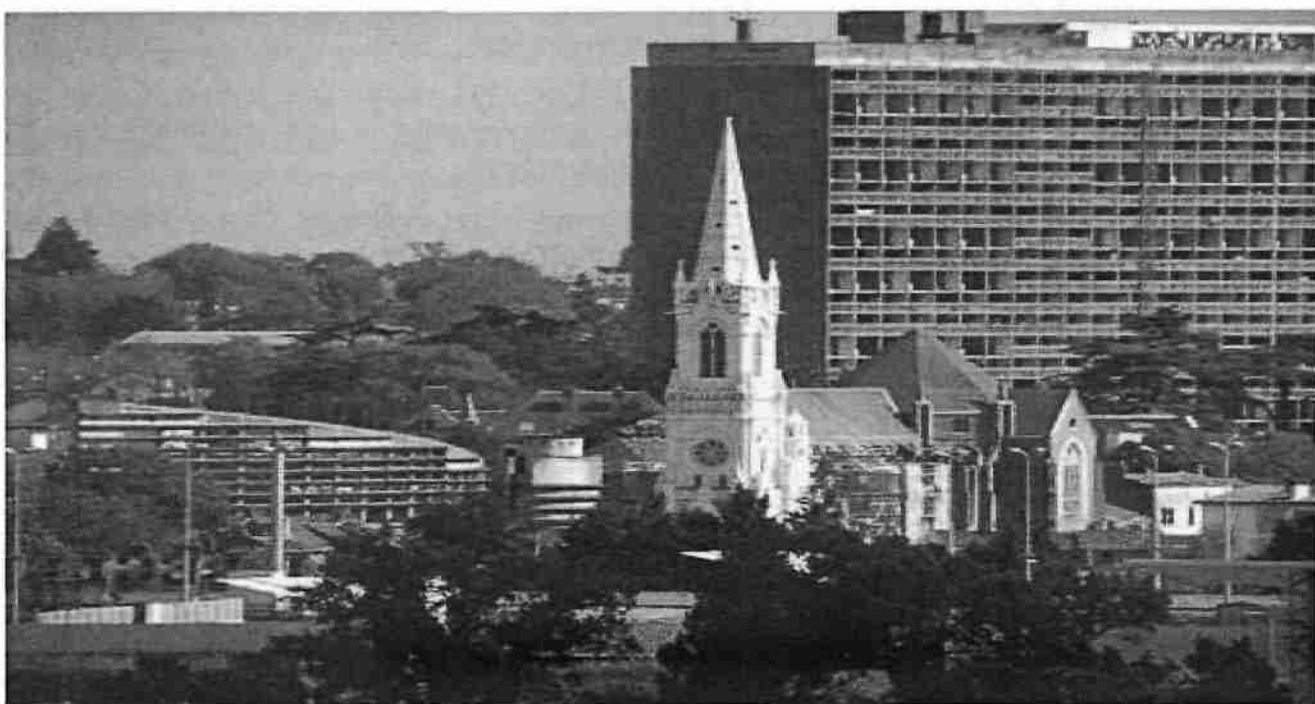
- Si, je m'en rends bien compte que moi, je vends pas ! Voilà de quoi je me rends compte ».

Et le métier de porteur de pain, celui qu'elle avait tant aimé, disparaît à son tour pour des raisons économiques et Mme Talet exprime son amertume et sa colère contre ce qu'elle considère comme une injustice.

« (La distribution de pain a fini) Parce que ça devenait trop coûteux. Et notre syndicat avait demandé qu'on ne livre plus. Ou alors, on faisait varier le prix du pain. On faisait payer un peu plus cher le pain qui était livré... Y'a les porteurs, y'a la consommation d'essence, y'a l'entretien du véhicule, c'est que... ça donnait un coût à tous les petits commerçants. Tous les petits commerçants ont été rasés plus ou moins. Tous.

Forcément, les Leclerc, il avait des droits partout ; on leur facilitait l'accès, on lui facilitait ceci... Il était tellement haut placé, alors ... quand il a construit, on lui a fait une belle entrée. On lui a fait un rond-point, avec des belles rues. Pour monter chez lui, là.

On n'aurait pas ça pour un petit commerçant. Mais pour un gros, on le fait... Ah, toujours ! Toujours (en colère), parce qu'il a bouffé tous les petits commerces. Et alors, on n'a pas soulagé les petits commerçants comme maintenant, qu'on aide quand même un peu. Mais je suis toujours en colère contre lui parce que lui, il a eu droit de tout faire. Il est appuyé par toutes les grosses personnalités, tous les gros pognons mettaient leur argent. Je suis toujours en colère après lui. Tout le temps.



Le bourg et ses 3 monuments : " La Maison radieuse, la mairie et l'église St-Pierre"

C'est le mouvement de la vie qui a changé. Les habitations, pour l'instant, ça n'a rien changé. Ce qui a changé, c'est la façon des habitants.

Ils vont faire leurs courses chez Leclerc, ils vont sur les marchés. Ils sont moins fidèles à leurs commerçants.

Moi, j'ai vu mes clients aller au marché, mais ils ne revenaient pas avec un pain. Ils étaient fidèles à leurs commerçants (boulangers). Je savais qu'on était tel jour, je savais qu'il ne prenait qu'un demi-pain ce jour-là, je lui mettais un demi-pain dans ses fenêtres.

Tandis qu'aujourd'hui, la clientèle n'est plus fidèle. Vous allez aller quelque part, dans un coin, vous allez dire : Ah ben tiens ! J'ai plus de pain. Vous allez pas savoir si votre boulanger est en train de vous attendre dans sa boulangerie. Vous prenez votre pain.

Alors admettez qu'il y ait 30, 40, 50 bonnes gens qui font ça, regardez ce que ça récupère sur les autres. Moi, ça me met en boule. Ben oui, c'est terrible. C'est pas tellement eux qu'il faut incriminer évidemment, parce qu'ils ont suivi leur porte-monnaie ; mais c'est Leclerc. »

Les transformations de l'espace urbain du Bourg centre et les désirs de Mme Talet.

Dans le bourg, un nouveau paysage urbain se dessine peu à peu. Deux monuments contemporains jouxtent désormais les vestiges de Ratiatum, la cité gallo-romaine.

La Maison radieuse ou la Cité radieuse construite par Le Corbusier en 1955, remarquable par ses dimensions, par son architecture et ses couleurs marque l'entrée sud de ce quartier... Ce monument historique, entouré d'un écrin de verdure, abrite 294 logements.

A une centaine de mètres de là, se dresse un autre monument avant-gardiste : le nouvel hôtel de ville confié à l'architecte italien Alessandro Anselmi en 1985. Celui-ci a su intégrer les bâtiments existants au nouvel édifice et trouver un ensemble architectural harmonieux avec la Maison radieuse, l'église néo-gothique et les petites maisons basses, restes d'un vieux village.

Jacques Floch, maire de Rezé entre 1978 et 1999 voulait que le bourg reste le lieu de l'administration, un lieu d'organisation de la ville où demeurerait « les quatre pouvoirs qui sont la mairie, l'église, le bistrot et l'école »⁽³⁾. Aurait-il oublié la boulangerie ?

La boulangerie reste un point essentiel de rencontres et d'échanges. C'est un lieu où l'on se rend quotidiennement... sans doute plus qu'au bistrot. D'ailleurs, sur le territoire de la commune, les boulangeries semblent plus aptes à survivre que les bistrots, car elles ont su pour beaucoup d'entre elles, s'adapter et proposer une gamme de produits très variés allant parfois de l'épicerie au caviste.

Les habitants du bourg tiennent dans leur grande majorité à l'authenticité de leur quartier et au commerce de proximité. Les politiques d'urbanisme ne sont pas toujours bien comprises et Mme Talet aurait aimé dynamiser davantage le centre.

« Il (le bourg) n'a pas changé de figure. Il est toujours le même comme il est là actuellement. Les maires ont envisagé de tout casser, que ça ressemble à rien du tout, mais enfin bref, ils feraient beaucoup mieux d'essayer de l'aménager de façon à donner du mouvement. De faire revivre le quartier. Que de l'exproprier, comme ils ont l'intention de le faire. Ils pourront jamais arriver à le faire, c'est pas possible ».

3 - Les perspectives de restructuration du quartier Bourg centre

Le compte rendu du Conseil municipal du 22 avril 2013 nous apprend que Nantes Métropole achète pour le compte de la ville de Rezé le n° 5 de la place Saint-Pierre, la boulangerie de Mme Talet et les logements adjacents et les n° 1 et 3 de l'avenue de Lattre-de-Tassigny

L'achat de ces parcelles permettra de constituer une réserve foncière en vue de réaliser une restructuration du bourg, un aménagement qui redonnera vie à ce quartier anémié.

A ce jour, rien n'est vraiment décidé mais des projets existent :

- élargissement de la rue la portant à 14 mètres.
- programmes immobiliers comportant des immeubles avec des commerces (peut-être une boulangerie !) ou des bureaux en rez-de-chaussée et des logements dans les trois ou quatre étages.

Les bâtis achetés y compris la boulangerie seront démolis pour permettre ces aménagements.

L'aménagement du bourg fait face aujourd'hui à de nombreuses contraintes comme l'éparpillement de la propriété privée. Si la ville a un droit de préemption, elle ne peut pas dans ce quartier, expulser les propriétaires privés.

La réserve foncière actuellement insuffisante, ne permet pas de concrétiser les projets d'aménagement qui devront être confiés à des promoteurs fiables avec un cahier des charges conséquent dû à la proximité d'un monument classé, la Maison Radieuse mais aussi à des zones à risques d'inondations... Enfin, la réalisation des projets dépend des choix politiques sur les dépenses de la Ville.

Pour être dynamique et attractif, le Centre Bourg doit s'appuyer sur un nouveau réseau de liens avec d'autres zones en pleine croissance comme l'île de Nantes, les Bourderies et la Zone d'Aménagement Concerté des îles où vont être construits des centaines de logements, de bureaux, de commerces, etc...

Aussi, le Centre bourg doit se préparer aux évolutions dues à l'apport de population de ces nouveaux quartiers. La création d'un Centre d'Interprétation et d'Animation du Patrimoine va valoriser davantage la fonction culturelle de ce vieux centre historique qui, avec les vestiges de Ratiatum et La Maison Radieuse, deviendrait un pôle touristique plus animé.

Les liens fonctionnels entre ces différentes entités devront se faire dans un cadre de vie agréable pour rendre le quartier encore plus attractif : promenades bordées d'arbres, percées visuelles sur la Loire, pistes cyclistes, etc... et peut-être reverrons-nous cette route bordée de marronniers qui reliait le Bourg aux villages du bord de Loire au début du siècle dernier !

Aujourd'hui, les habitants et les commerçants du Centre bourg attendent avec impatience les solutions qui empêcheraient une nouvelle hémorragie de l'activité commerciale et, à moyen terme, créeraient un développement harmonieux de ce bourg qui aspire à être un « Centre ».

Sources et bibliographie

- Interview de Mme Charlotte Talet par Cécile Liège le 20 décembre 2010 retranscrite (Archives municipales)
- Archives municipales (Recensements et patentes)
- ⁽¹⁾ « Rezé pendant la Révolution et l'Empire » Michel Kervarec
- ⁽²⁾ « Les Rezéens dans la Seconde Guerre mondiale » H. Proust, G. Larignon et C. Lamotte d'Incamps.
- ⁽³⁾ « L'Ami de Rezé » n° 60. Article de J. Pacon-Ortais

Remerciements à :

Ronan Viaud et Michel Jaunatre du service des Archives municipales de Rezé
M. Vianney Passot, Service Développement urbain de la ville de Rezé

Un ami de Balzac à Rezé : OLIVIER DES BRÛLAIS

Par Yann Vince

Chacun connaît Balzac et l'œuvre gigantesque – 91 romans et nouvelles dans la seule Comédie humaine – qu'il a laissée. Beaucoup savent que le célèbre écrivain fréquenta un peu Nantes et la région guérandaise. Ainsi deux romans, *Un drame au bord de la mer* (1835) et *Béatrix* (1840) ont pour théâtre cette région. Léon Séché, le célèbre poète du pays nantais publia un long article dans le Figaro du 9 octobre 1909, consacré à l'une des muses du grand écrivain, Hélène de Valette avec laquelle il séjourna à Guérande. Alfred Gernoux, érudit et président de la société académique de Nantes consacra, lui, un article de *l'Eclair de Nantes* du 2 novembre 1968 également à Hélène de Valette mais aussi à Olivier des Brûlais, un médecin établi à Pont-Rousseau qui fut l'ami de Balzac. Michel Kervarec, à son tour, évoqua dans son ouvrage, *Rezé au XIXème siècle* (1987), le médecin rezéen, par ailleurs propriétaire de la maison du Genétais, qui accueillit Balzac. Il y avait là de quoi approfondir cette histoire méconnue de Balzac, d'Hélène de Valette et de son ami rezéen, Olivier des Brûlais. C'est l'objet de cet article.

« De frac bleu uni »



Honoré de Balzac

C'est en 1836 qu'apparaît à Rezé un jeune médecin d'origine bretonne. Il a pour nom **Félix Louis Olivier des Brûlais** et il vient de s'établir à Pont-Rousseau, dans le village de la Redonnière – autre nom de l'Erdronnière au niveau de l'actuel 12 rue de la Commune de 1871 – avec son épouse et une jeune domestique de 22 ans, Perrine Petiteau. Qui était-il, d'où venait-il ?

C'est le 6 novembre 1806 que naît à Redon, aux confins de l'Ille et Vilaine et de la Loire-Inférieure Félix Louis, fils du sieur Félix Marie Olivier des Brûlais, préposé des droits réunis (contrôleur des impôts indirects), âgé de 29 ans, natif d'Hennebont, et de son épouse Françoise Angélique Louise Briand, âgée de 30 ans, laquelle, veuve d'un premier mariage, tint commerce de débit de tabac, comme l'indique son acte de décès, à l'âge de 47 ans, le 20 mai 1822 à Pontivy. L'un des témoins de la naissance n'est autre qu'un chirurgien du nom de Damien Guillotin, dont on ne sait s'il avait un lien de parenté avec celui qui laissa son nom à la célèbre guillotine ! La famille Des Brûlais – du nom d'une terre bretonne – a aussi un passé militaire. Le père du nouveau-né, qui vient d'intégrer la nouvelle administration napoléonienne, chargé en particulier de percevoir les droits sur les octrois, était considéré comme un « capitaine vendéen ». En effet, il bénéficiera plus tard d'une pension sur la « liste civile » pour les services qu'il rendit à la famille royale émigrée, et il sera même fait en avril 1821, par Louis XVIII, chevalier de la Légion d'Honneur !

Un autre membre de la famille, Pierre Olivier des Brûlais, « officier de santé » (un officier de santé exerçait alors la profession médicale sans être docteur), installé à Pipriac, figura en l'An II sur la liste des suspects interrogés par le comité de surveillance de Rennes !

La famille s'agrandira, Félix Marie Des Brûlais devenant officier d'artillerie dans la Grande armée de Napoléon : en 1809 naîtra Marie Ange, à Vitry, et enfin Auguste Armand. Très vite la famille Des Brûlais se fixe à Pontivy, « Napoléonville » à l'époque. Nul ne peut savoir si le capitaine d'artillerie Des Brûlais côtoya le lieutenant-colonel Périolas, ami de Balzac, qui inspira la grande œuvre que le grand écrivain ne réalisa jamais sur l'épopée napoléonienne ! Dans *Les Chouans* (1827) évoquant la Bretagne en 1799, Balzac aurait pu s'inspirer du capitaine Des Brûlais à l'époque où il servait Cadoudal !

Dans cette ville a été créé en 1806, dans l'ancien couvent des Ursulines, l'un des trois lycées bretons, avec Rennes et Nantes. Un Des Brûlais figure comme aumônier du lycée dans cette période. Notre futur médecin y fit donc probablement ses humanités, comme l'on disait à l'époque. L'établissement, sous la direction d'un prêtre, l'abbé Grandmoulin, accueille les enfants de la bourgeoisie locale. Parmi les élèves on peut trouver le jeune Ange Guépin, futur célèbre médecin nantais, d'un an l'aîné de Félix Olivier des Brûlais. Soumis à une discipline très stricte, les élèves « levés invariablement hiver comme été à 5h du matin » étaient organisés, en étude, militairement, suivant un régime analogue à celui existant encore au Prytanée militaire.

En avril 1814, lors de la 1^{ère} Restauration, seuls les mouvements de cloche se sont substitués au tambour au sein du lycée. Le tambour et les anciens usages sont rétablis durant les Cent Jours mais, après le retour du roi, en 1815, l'enseignement est très clairement sous l'emprise de la religion. Il est dit alors que l'aumônier Des Brûlais est aimé et respecté des élèves. L'habit des élèves n'est plus militaire, il est « de frac bleu uni, avec des boutons de métal portant le nom de l'établissement et le chapeau rond doit être substitué au chapeau à trois cornes ». C'est sans doute peu après le décès de sa mère, en 1822, que le jeune Félix se destine à la médecine.

« L'angine laryngée œdémateuse »

La parenté avec un officier de santé fut peut-être un élément incitant le jeune Des Brûlais à faire une carrière médicale. Ce que nous savons c'est qu'il fut interne des hôpitaux de Nantes. C'est l'époque où les Laënnec, Broussais, Bichat où Dupuytren s'illustrent et marquent de leur empreinte les progrès de la médecine. Sans doute la découverte du stéthoscope par Laënnec fut-elle utile à notre étudiant qui fit sa thèse de doctorat sur « l'angine laryngée œdémateuse, improprement nommée œdème de la glotte ».

Félix Olivier des Brûlais publie sa thèse chez Didot jeune, imprimeur, à Paris en 1835. Parmi les observations de cette thèse, le jeune doctorant présente le cas « d'un capitaine au cabotage, quarante-cinq ans, lymphatique, ayant subi plusieurs traitements mercuriels et la ponction d'une double hydrocèle, atteint en septembre 1822 d'un abcès au fond de la bouche ; depuis lors il demeura sujet à des douleurs sus-sternales et du larynx ; sa voix était enrouée. Dans un voyage qu'il fit de Bordeaux à Nantes, la mal s'accrut. Des émissions sanguines ne produisirent aucun bien, l'asphyxie était imminente. Laryngotomie. Tuyau de plume en guise de canule ; amélioration sensible pendant trois jours ; mort. » Des Brûlais présente les résultats de l'autopsie : « muqueuse épiglottique blafarde. Infiltration gélatiniforme des téguments aryéno-épiglottiques qui sont mouvants et tremblotants ; gonflement plus prononcé à gauche ; lèvres de la glotte œdémaliées, blanches ; les cordes vocales inférieures, dures et épaisses, crient sous le scalpel ; effacement des sinus. Carie du cartilage cricoïde, détachement et altération du chalon de cet os ; altération profonde des muscles intrinsèques. »



Un médecin de campagne

C'est probablement durant cette période que Félix Olivier des Brûlais fit la connaissance de plusieurs personnalités : il en est ainsi d'un jeune médecin, **Charles Godillon**, né à Nantes en 1795, docteur depuis 1824 (il avait fait sa thèse sur la néphrite), qui avait commencé sa carrière en exerçant à Nantes à partir de 1827, où il pratiqua des vaccinations puis à Vertou en 1832 où il se signala lors de l'épidémie de choléra qui, cette année-là, fut dévastatrice. Il sera maire de Vertou durant toute la Monarchie de Juillet.

Autre personnalité dont Des Brûlais se réclama de l'amitié, **Paul-François Dubois**. Celui-ci, né à Rennes en 1793, après avoir fait l'École normale devait être nommé régent de mathématiques à Guérande. Ayant refusé de prêter le serment à l'Acte additionnel, au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il s'était enrôlé dans la fédération bretonne qui défendit Guérande contre les royalistes. Destitué la Restauration venue, il enseigna cependant à Falaise, puis à Limoges, Besançon et enfin à Paris. Il devait y fonder avec quelques autres « le Globe », et, en février 1830, un article contre les Bourbons devait le conduire en prison quatre mois, peine commuée qu'il accepta de faire en maison de santé. Ce fut cette même année qu'il eut avec Sainte-Beuve le fameux duel au pistolet, où Sainte-Beuve se battit avec un parapluie à la main, « *voulant bien être tué, disait-il, mais non mouillé* ». Sainte-Beuve, qui était critique littéraire et écrivain, avait entre autres écrivains, éreinté Balzac ! Il avait par ailleurs fait des études de médecine et avait eu Dubois comme professeur de rhétorique. Le gouvernement de Louis-Philippe réintégra Dubois dans les cadres de l'Université et il fut élu en 1831 député du 1^{er} collège électoral de la Loire Inférieure, pour la ville de Nantes, contre ses adversaires Ducoudray-Bourgault et Colombel.



« *C'est chez moi que Balzac faisait halte* »

Le duel Dubois-Sainte Beuve

Jeune diplômé, domicilié à Nantes, rue Richebourg, Félix Olivier des Brûlais épouse le 16 mai 1835 Anne Marie Andrée Eugénie Morel, âgée de 18 ans, fille d'un capitaine d'infanterie en retraite originaire de Lorient et résidant à Nantes, rue Mercœur, pension Mabilais. Le jeune couple ne tarde pas à s'établir à Rezé, où le médecin installe son cabinet à la Redonnière, puisqu'il apparaît sur les tables de recensement de la population communale, dès le printemps 1836. Le couple aura deux enfants. Le premier, Eugène Louis Marie, naît le 17 juin 1836, le père devant être absent de Rezé puisque la naissance ne sera enregistrée en mairie que trois semaines plus tard, le 7 juillet, en présence de deux amis du médecin, un imprimeur libraire parisien du nom de Le Boyer et un pharmacien de la Fosse à Nantes ! Quant au baptême, il aura lieu le 4 décembre, en présence du parrain, Auguste Armand Olivier des Brûlais, oncle de l'enfant et de la marraine Louise Guiomar née Colombier, épouse du pharmacien nantais. Le second fils, Charles Marie, naîtra le 4 avril 1843. L'instituteur communal, Julien Albert, sera témoin lors de la déclaration de naissance. On verra que Julien Albert côtoya de longues années Olivier des Brûlais.

Félix Olivier des Brûlais acquiert assez rapidement une certaine aisance puisqu'il apparaît dès 1837 parmi les plus imposés de la commune, figurant trois ans plus tard au 33^e rang des 360 électeurs communaux ! Rappelons que le suffrage est alors censitaire. Notre médecin, toujours domicilié à la Redonnière semble avoir acquis à cette époque la belle propriété du Genétais, sur la route de Pont-Saint-Martin. Dès 1837, il est médecin vaccinateur. La vaccination contre la variole est alors toute récente, elle a été inventée une trentaine d'années plus tôt par Jenner, un médecin anglais. Elle se répand dans les années 1830, en particulier après l'épidémie de choléra de 1832, et les enfants en sont les premiers bénéficiaires. On peut penser que l'instituteur communal, Julien Albert, partage avec notre médecin l'initiative de la « vaccine » comme on disait alors.

Des Brûlais connaît-il à ce moment-là Honoré de Balzac ? Le célèbre écrivain, originaire de Tours, est déjà l'auteur d'une œuvre romanesque importante. Lorsque, quarante ans plus tard (en 1878) il écrira au directeur du musée de Tours « *c'est chez moi, à Pont-Rousseau, que Balzac faisait halte lorsqu'il se*

rendait vers Guérande » tout le laisse à penser. En effet, Balzac connut Nantes vraisemblablement en 1831-1832, alors que, toujours endetté, il s'intéressait à la jeune veuve du baron Piter Deurbroucq décédé le 20 juin 1831 – cousin des Sengstack et des Tollenare – née Caroline Landrière des Bordes, jeune veuve qu'il espéra vainement épouser. Deurbroucq, natif de Nantes, était par Louis-François de Tollenare (receveur des hospices de Nantes), apparenté à Jean de Margonne (il en était le cousin) ; il fit quelques années plus tard décider le transfert du Sanitat à Saint-Jacques, transformé en hôpital général. Ce dernier vivait à Saché, près de Tours et est considéré par les historiens comme le père du frère de Balzac, Henry. On sait que Mme Balzac mère fréquentait à Nantes Tollenare et les « illuministes » secte qui attirait alors les esprits éclairés de toute l'Europe et se réunissait chez les Thomine à Nantes (du côté de l'actuelle rue de la Bastille). Thomine était par ailleurs membre de la Société Académique de Nantes, société qui comptait en 1835 une section de médecine que fréquenta vraisemblablement Des Brûlais. L'article 18 de la société stipule alors : « *tous les membres composant la section de médecine concourront au bienfait des vaccinations publiques et gratuites qu'elle a instituées* ».

C'est en juin 1830 que le célèbre romancier était allé à Guérande pour la première fois avec sa muse d'alors, Mme de Berny, lors d'un voyage en Bretagne qu'il fit avec elle. Il arrive au Port Maillard à Nantes, le 6 juin, par bateau, venant de Tours. Un vapeur le conduit à Saint-Nazaire d'où il rejoint Le Croisic, visitant le bourg de Batz et la ville close de Guérande. Les historiens sont partagés sur les visites de Balzac à Nantes et sur la côte. Outre le début des années 1830, chez les Thomine, le printemps 1836 et l'été 1838 sont ainsi cités comme des périodes probables de séjour, cette dernière date étant contestée par certains auteurs, la correspondance de Balzac laissant peu de place, après un séjour sur la Côte d'Azur, en Corse et en Italie et son retour à Paris à un passage par Nantes ou Guérande ! Quoiqu'il en soit, c'est vraisemblablement à cette époque, avant l'écriture de deux romans, *Béatrix* et *le curé de village* que l'écrivain fait la connaissance de sa nouvelle égérie, Hélène de Valette. On verra qu'Olivier des Brûlais fut le témoin de la liaison de Balzac !



*Illustration dans Béatrix sur la côte
au bourg-de-Batz*

« Madame, voici les épreuves de Béatrix »

Le célèbre poète du pays nantais, Léon Séché, se livra en 1909 à une enquête sur Hélène de Valette et Balzac qu'il publia dans le Figaro. Hélène, fille de Pierre Valette, capitaine de vaisseau, ancien engagé volontaire en 1789, naît à Rochefort-sur-Mer le 18 août 1808. Après la perte de son épouse, à Hennebont, dix ans après la naissance d'Hélène, Pierre Valette embrassera la carrière ecclésiastique et se fixera à

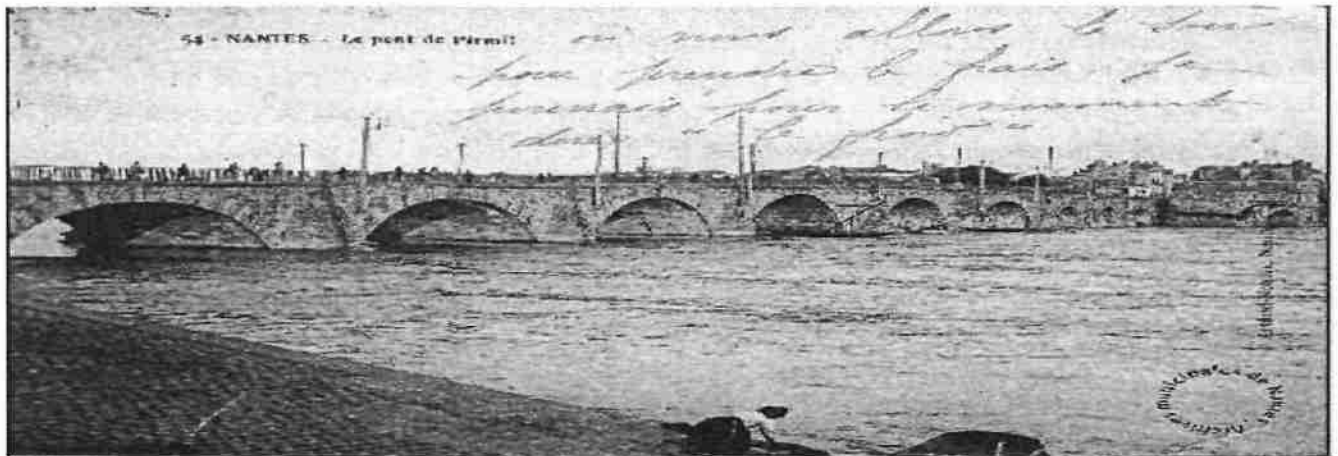
Vannes afin d'être plus près de sa fille placée au couvent des Ursulines. Le 18 janvier 1826 il la marie à un notaire veuf de vingt ans son aîné, Jean-Marie Gougeon, lequel jouissait dans le pays d'une mauvaise réputation. « *On l'accusait tout haut d'avoir joué le rôle de dénonciateur dans le procès de Cadoudal* », indiquera Léon Séché. « *Le notaire, poursuit-il, logeait à Paris avec un complice du chef royaliste qui fut appréhendé comme complice et mourut en prison ! (...)* » ; quoiqu'il en soit, Gougeon ne fut pas heureux avec sa jeune femme. « *A peine était-elle mariée que la belle Hélène eut une intrigue avec un médecin de Vannes, et Gougeon parlait déjà de plaider en séparation quand il mourut, le 25 novembre 1827. Devenue libre, Mme Gougeon reprit son nom de jeune fille et eut toute une série d'aventures galantes (...). Elle avait connu au couvent des Ursulines une pensionnaire de l'île-aux-Moines qui, depuis, s'était établie dans la presque île guérandaise. Elle renoua avec elle après son veuvage et à partir de ce moment, elle fit de fréquents séjours au bourg de Batz (...)* ».

Léon Séché estime que c'est en 1836 que Balzac fit la connaissance d'Hélène de Valette, dont la fortune était déjà bien établie. D'autres balzaciens estiment que Balzac ne fit sa connaissance qu'au printemps 1839 ! Quoiqu'il en soit, Le poète nantais précisera lors de son enquête, en 1909, avoir rencontré deux témoins. Le premier est un vieux marin qui avait servi de guide au grand romancier dans ses excursions au Croisic alors qu'il écrit, en 1834, sa nouvelle *Un drame au bord de la mer* : « *c'était un homme pas fier et qui voulait tout savoir, mais qui avait la pièce assez difficile* ». Le second est un médecin vannetais, le docteur de Closmadeuc, très féru d'histoire de la chouannerie dans le Morbihan et très au fait de la relation de Balzac avec Hélène de Valette, avant même qu'il ne rédigeât *Béatrix*. Ce médecin précisera à Séché qu'il avait rencontré à Guérande « *un bonhomme de quatre-vingt-trois ans, nommé Person, neveu du voiturier Bernus qui faisait le service des voyageurs et des messageries entre Guérande et Saint-Nazaire, qui avait douze ans en 1836* », et se souvenait très bien de Balzac : « *il parlait peu, prenait des notes et marchait à grands pas* ». Closmadeuc rapportera à notre enquêteur les propos de son témoin. Ainsi, à l'époque, Hélène de Valette lisait beaucoup. Un jour, elle eut la curiosité d'écrire à Balzac. Celui-ci, qui avait l'habitude de recevoir des lettres de femmes, répondit de sa bonne encre, et une correspondance régulière s'ensuivit qui donna naissance assez vite à une liaison romanesque. « *Je n'ai jamais aimé qu'une femme à la fois* » écrivit un jour l'écrivain à celle qu'il épousera plus tard, Mme Hanska. Depuis 1832, il était en froid avec Mme de Berny et une « *sympathie très vive* » avec la duchesse de Castries qui l'accueillit à Aix l'avait très vite désillusionné, la duchesse s'étant montrée « *fine, coquette, spirituelle, bien aimante mais bien dédaigneuse* ». Bref, en 1836, le cœur de Balzac était libre ! Mais aucun document ne vient attester qu'il connut Hélène de Valette avant 1839.

Une lettre datée de mars 1840 de Balzac à Hélène de Valette – elle use désormais, comme le célèbre écrivain d'ailleurs, de la particule – évoque leurs liens et les rattache à l'œuvre que Balzac publie alors : « *Madame, voici les épreuves de Béatrix, ce livre auquel vous m'avez fait porter une affection que je n'ai jamais eue pour aucun livre et qui a été l'anneau par lequel nous avons fait amitié (...)* ». Une curieuse dédicace « *à Sarah* » (Mme Guidoboni Visconti née Sarah Lovell, une amie de Balzac) en tête de *Béatrix* commence d'ailleurs ainsi : « *Madame, par un temps pur aux rives de la Méditerranée, où s'étendait jadis l'élégant empire de votre nom etc...* ». Léon Séché démasque tout de suite le nom de la dame dans cette claire allusion à l'île de Malte en Méditerranée dont la ville-capitale est la Cité de Valette. Un autre balzacien, Roland Chollet, dans une édition de 1966 de *Béatrix* (volume 19 de la comédie humaine) parue au cercle du bibliophile précise : « *quoiqu'il en soit, le 2 mars 1838 déjà, Béatrix est née. Il (Balzac) songea bientôt à situer l'aventure à Guérande et au Croisic, dans une région où l'avait conduit en 1830 son voyage sentimental avec Mme de Berny. A l'été 1838, il y retrouvera Hélène de Valette, une nouvelle muse, une des plus mal connues, et pourra étudier d'après nature des paysages qui lui sont encore peu familiers, la mer, les récifs, les falaises, les dunes, les marais salants, tout l'aride décor qu'il destine à sa nouvelle histoire de passion* ». Roland Chollet contredit en cela Moïse Le Yaouanc qui, dans une étude publiée dans les « *Annales de Bretagne* » en 1963, considérait, lui, que rien dans les écrits de Balzac ne permet de justifier qu'il connaît Hélène de Valette avant 1839. Le débat reste ouvert ! Hélène de Valette s'était fixée définitivement à Paris et n'avait pas tardé à se faire remarquer par sa beauté et ses manières excentriques. L. Séché rapportera qu'elle montait à cheval et souvent se costumait en bretonne du bourg-de-Batz pour aller voir Balzac aux Jardies (propriété de l'écrivain à Ville d'Avray).

« On y fait des ponts et des routes »

On l'a vu, plusieurs personnages nous ramènent à la presqu'île guérandaise, à commencer par Hélène de Valette elle-même qui y séjournait régulièrement chez son amie du bourg-de-Batz ; c'est le cas aussi du député Dubois qui enseigna les mathématiques à Guérande. Enfin Balzac lui-même est descendu plusieurs fois dans la cité médiévale « où il habitait une maison à étage surplombant du Moyen-Âge avec couverture d'ardoises, façade crépie, ornée de lattes de bois croisées, comme il y en avait tant jadis autour de la collégiale Saint-Aubin ». Balzac évoque peu dans sa correspondance ses passages à Nantes, si ce n'est dans *Béatrix* : « Ah noble Bretagne, quel pays de croyance et de religion ! Mais le progrès la guette, on y fait des ponts, des routes... ». Il faut dire qu'en 1839-1840, le pont de Pirmil est élargi et le pont Rousseau sur la Sèvre est reconstruit ! Balzac poursuit : « Après avoir bien admiré Nantes, une charmante et magnifique ville, après être allés voir sur la place Bretagne l'endroit où Charrette est si noblement tombé, nous avons projeté de revenir par la Loire à Saint-Nazaire, puisque nous avons déjà fait par terre la route de Nantes à Guérande. Décidément, conclut-il, un bateau à vapeur ne vaut pas une voiture... ». Enfin, nous le savons par la lettre qu'envoya Olivier des Brûlais au directeur du musée de Tours, Balzac faisait halte à Pont-Rousseau ou au Genétais, ces incursions au sud Loire nécessitant d'emprunter les multiples ponts qu'il fallait alors franchir sur la Loire ainsi que celui sur la Sèvre !

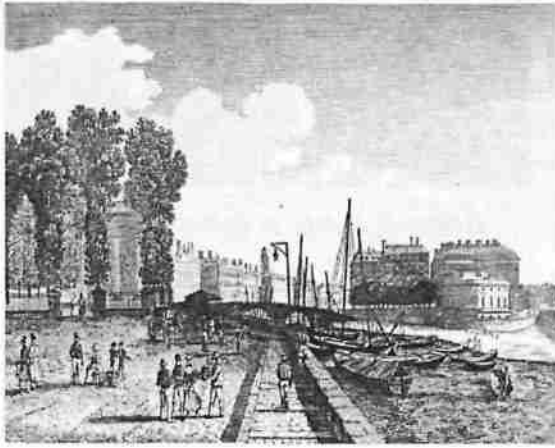


Le pont de Pirmil reconstruit en 1839-40

Nous ne savons malheureusement pas si Olivier des Brûlais connut Hélène de Valette avant que celle-ci ne rencontrât Balzac ! Cela est toutefois possible compte tenu des origines bretonnes des deux personnages, approximativement d'ailleurs du même âge. Ce qui est certain par contre c'est l'intérêt de la nouvelle muse de l'écrivain pour la région nantaise, en témoigne sa recherche d'une maison qui se concrétisa quelques années plus tard, en 1844, par l'acquisition de la belle propriété de la Noë-Rocard à Vertou. Il est donc vraisemblable qu'avant cette date la propriété d'Olivier des Brûlais au Genétais accueillit les amours de Balzac et d'Hélène de Valette. Comme il est tout aussi vraisemblable, ce que pense avec moi Alfred Gernoux, que notre médecin, ami de son confrère Godillon, par ailleurs maire de Vertou, rapprocha Hélène de Valette de la famille Sengstack, propriétaire de la Noë-Rocard (et connaissance de Mme Balzac mère). Dominique Sengstack, négociant d'origine hollandaise, était, on l'a vu, un cousin des Tollenare descendant de ces riches armateurs qui avaient possédé de nombreux bateaux assurant la liaison de Nantes avec la Baltique. Mort en 1839, sa sœur Anne Sengstack veuve de l'écuyer Louis Piveteau et leur fille Anne-Catherine Piveteau veuve Desplanchets étaient devenues propriétaires. De plus, Olivier des Brûlais connaissait très bien les bords de Sèvre et Alfred Gernoux ne doute pas que le docteur, au détour d'une promenade en tilbury, découvrit le logis de la Noë-Rocard.

C'est devant maître Lambert, notaire à Nantes, qu'Anne-Catherine Piveteau, veuve François Moulmier Desplanchets, vendit à Hélène de Valette veuve de Jean Gougeon la Noë-Rocard le 31 juillet 1844, pour un montant de 9 000 francs. Présente à l'étude, celle-ci déclarera bien connaître l'immeuble. L'acte

stipule : « une maison à un étage, avec grenier, située au centre d'un espace clos de murs, avec quatre portes d'entrée. Au-devant, une pièce d'eau et un parc. Derrière, un jardin et une vigne ». Balzac séjourna-t-il à la Noë-Rocard ? C'est possible mais pas certain. Le grand-père de M. Arnaud Biette, résidant actuellement la Noë-Rocard était certain, quant à lui, du fait. Ne relate-t-il pas une dédicace très explicite évoquant le parc du logis vertavien sur un exemplaire d'une œuvre de l'écrivain ?



Les quais de Nantes vers 1830

« Une grisette distinguée »

Si le début de la liaison de la belle Hélène avec le célèbre romancier n'est guère facile à situer, on l'a vu, il n'est pas plus aisé d'en fixer le terme. Ce qui est certain c'est qu'en 1841, dans la 1^{ère} édition de son *Curé de village* Balzac rédige cette très belle dédicace : « à Hélène, la moindre barque ne se lance pas à la mer, sans que les marins ne la mettent sous la protection de quelque vivant emblème ou d'un nom révérend, soyez donc, madame, à l'imitation de cette coutume dans notre océan littéraire, et puisse-t-il être préservé de la bourrasque par ce nom impérial que l'Eglise a fait saint, et que votre amitié dévouée a doublement sanctifié pour moi, De Balzac ». La dédicace disparut des éditions suivantes ! Les dettes de

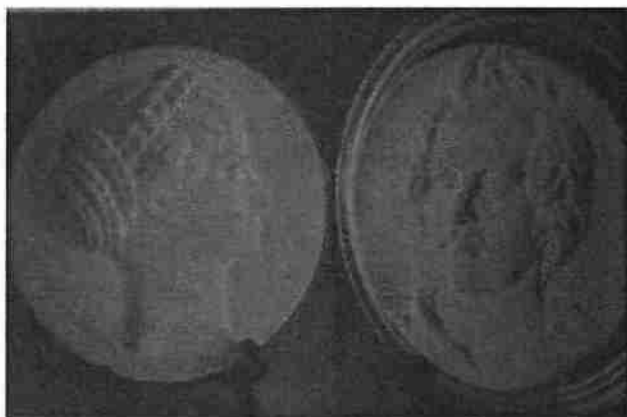
Balzac envers son admiratrice auront en effet raison de leur liaison. En 1843, Hélène de Valette réclamera à Balzac les 7 000 francs qui lui sont dus sur les 10 000 qu'elle lui avait prêtés quelques années plus tôt. Au moment où la Noë-Rocard est achetée, la liaison avec Balzac n'est donc vraisemblablement plus au mieux. La plupart des balzaciens considéreront notre vertavienne comme une demi-mondaine, une « grisette distinguée » dira Balzac lui-même de l'un des personnages de *Béatrix*, *Mme Schontz*, qui doit quelques traits à Mme de Valette. Il faut préciser que ce personnage de *Béatrix* apparaît dans la seconde partie du roman qui ne sera publiée qu'en 1845 ! Si Hélène de Valette fit quelques aménagements à la Noë-Rocard – ainsi la belle cheminée en marbre blanc aux montants sculptés, fut transformée, et sur le marbre de base elle fit graver sur une plaque noire, un V et un G enlacés (Valette-Gougeon) – elle n'y résida guère, restant domiciliée à Paris, comme en témoignent plusieurs actes notariaux, et revendit le logis vertavien dès le 31 août 1849 à un nantais, Louis Pierre Simoneau moyennant la somme de 11 500 francs.

Outre la dette de Balzac envers la belle propriétaire de la Noë-Rocard, il semble bien également que la rupture ait aussi à voir avec la relation qu'entretenait Hélène de Valette, en même temps, avec le baron Larrey, fils du célèbre chirurgien de Napoléon, qui deviendra lui-même plus tard le médecin de Napoléon III ! C'est d'ailleurs le plus souvent chez lui, à Paris, qu'elle réside, 91 rue de Lille, ce qu'ignore Balzac. La rupture semble consommée en 1845, vraisemblablement dans les moments qui suivirent l'acquisition de la Noë-Rocard. D'ailleurs, quelques temps plus tard, Balzac épousera Mme Hanska, devenue veuve, et décèdera peu après, à Paris, le 18 août 1850 d'un œdème généralisé à 51 ans !

Dans son récit publié en 1909, Léon Séché précisera que vingt ans après, son témoin, le docteur de Closmadeuc rencontra Hélène de Valette en compagnie du baron Larrey et lui donna ses soins : « elle était encore belle et pleine de vie sous ses cheveux blancs ». Cependant, il lui restait peu de temps à vivre. Elle mourut en effet le 14 janvier 1873 au domicile du baron qu'elle avait institué son légataire universel et qui, en souvenir des relations d'Hélène avec Balzac, donna à la ville de Tours le portrait du grand romancier qu'elle tenait de lui. Elle est enterrée au cimetière du Père-Lachaise, et, sur la pierre, il y a : « Veuve Gougeon ». « Elle porte ainsi dans la tombe, dira Séché, un nom dont elle semble avoir rougi de son vivant... ». Le sculpteur David d'Angers a réalisé un très beau portrait en médaillon d'Hélène de Valette, sans doute à la même époque que celui qu'il réalisa de Balzac.

« Ainsi désespérait-il le curé »

Dans la grande peinture sociale que constitue la Comédie humaine de Balzac, les médecins occupent une place minime, mais primordiale. Génie visionnaire, Balzac a voulu faire ce que nul n'avait entrepris avant lui, peindre une société toute entière. Sa Comédie humaine se présente ainsi comme un « drame » joué par des centaines de personnages : des nobles, des bourgeois, mais aussi des paysans, employés, soldats etc.... Dans cette foule humaine, apparaissent inévitablement les médecins, sans lesquels toute peinture de la société serait incomplète. Néanmoins, ce corps de métier n'est pas représenté de manière aussi complète que le sont d'autres tels les journalistes, les actrices ou encore les politiques. La Comédie ne compte ainsi qu'une vingtaine de médecins, la majorité ne constituant que des figures de second plan. Le médecin balzacien est avant tout celui qui guérit, ou tout du moins, celui qui met tout en œuvre pour guérir. Car si le diagnostic est souvent le bon, le remède, malgré les progrès de la médecine, est lui bien plus difficile à trouver. Le médecin dont l'apparition est la plus récurrente dans les différentes œuvres de la Comédie est le docteur *Horace Bianchon*. Il incarne l'homme de talent qui a réussi à Paris, un bienfaiteur de l'humanité, l'équivalent littéraire du prêtre. Auprès de lui, apparaissent des médecins de campagne, tous plus ou moins obsédés par leurs recherches au point de reléguer leur entourage.



Hélène de Valette et Balzac par David d'Angers

Balzac tirait le meilleur parti de sa connaissance des hommes. Souvent dans son œuvre il s'inspire de personnes de son entourage, célèbres ou non, pour dépeindre des caractères, dessiner des personnalités. George Sand apparaîtra ainsi sous les traits de *Camille Maupin* dans *Béatrix*. A n'en pas douter, son médecin personnel, le docteur Nacquart, brillant médecin parisien à qui il dédia *Le Lys dans la vallée* (1836), donna quelques aspects de la personnalité d'*Horace Bianchon* !



Le docteur Nacquart

Lorsque Balzac écrit son *Curé de village*, on le sait par la belle dédicace qu'il dédia à sa muse du moment, il a une liaison sentimentale avec Hélène de Valette et le docteur Olivier des Brûlais accueille leurs

amours à Rezé. Il est pour le moins tentant de trouver quelques traits, physiques ou de caractère, de notre médecin rezéen – lequel signait « Des Brûlais D.M. » pour « *doctor medicus* » – dans le personnage du docteur Roubaud, jeune médecin de 27 ans qui soigne Mme Graslin (le nom de l'héroïne on le voit s'inspire bien du séjour nantais de l'auteur !). Balzac présente ainsi le médecin :

« Roubaud était un de ces jeunes médecins absolument instruits, comme il en sort actuellement de l'Ecole de médecine de Paris et qui, certes, aurait pu briller sur le vaste théâtre de la capitale, mais, effrayé du jeu des ambitions à Paris, se sentant d'ailleurs plus de savoir que d'intrigue, plus d'aptitude que d'avidité, son caractère doux l'avait ramené sur le théâtre étroit de la province, où il espérait être apprécié plus promptement qu'à Paris (....). Petit et blond, Roubaud avait une mine assez fade, mais ses yeux gris trahissaient la profondeur du physiologiste et la ténacité des gens studieux (....). Mais ce jeune élève de Desplein et des successeurs de Cabanès ne croyait pas au catholicisme. Il restait en matière de religion dans une indifférence mortelle et n'en voulait pas sortir. Ainsi, désespérait-il le curé, non qu'il fit le moindre mal, il ne parlait jamais de religion, ses occupations justifiaient son absence constante de l'église, et, d'ailleurs incapable de prosélytisme, il se conduisait comme se serait conduit le meilleur catholique, mais il s'était interdit de songer à un problème qu'il considérait comme hors de portée humaine..... ».

On ne sait si la belle Hélène de Valette servit de modèle à l'écrivain pour Mme Graslin, Balzac poursuivant la présentation de son médecin par la phrase suivante : « *le médecin lui voua (à Mme Graslin) tout à coup un culte chevaleresque* », ayant « *peur de l'aimer au-delà de la simple amitié permise* ».

Olivier des Brûlais avait certes passé sa thèse de doctorat à Paris et s'était installé jeune à Rezé – il avait alors 29 ans, à peine plus que le docteur Roubaud du *Curé de village* ! – et il est bien difficile de savoir ce qui des traits de caractère, du physique, des croyances religieuses (désespérait-il le curé Billot de Rezé ?) ou mieux encore du culte voué à la dame des lieux, revient à notre médecin rezéen. Seule l'imagination peut nous aider !

« C'est toujours moi qui vous ai soignés »

Après le décès de Balzac, Félix Olivier des Brûlais et sa famille vit toujours à Rezé, à la Redonnière ou l'Erdronnière. Par contre nous ne trouvons pas trace, ni de la date d'acquisition de la propriété du Genétais, ni de la vente ! Il apparaît ainsi sur le recensement de population de 1851 à Pont-Rousseau, lui, son épouse, ses deux fils Eugène et Charles et leur jeune servante, Rosalie Pontoiseau, 26 ans, dont Alfred Gernoux nous dira qu'elle était originaire de la presqu'île guérandaise ! En 1856 la famille Olivier des Brûlais apparaît toujours dans la population communale à l'exception du fils aîné, Eugène ! Celui-ci, âgé de 20 ans, s'illustrera l'année suivante dans une curieuse affaire, La révolte du *Regina Coeli*.



Le Genétais

Le 29 août 1857 partait de Saint-Nazaire un navire de Nantes, le *Regina Coeli*, armé par G. Viot, commandé par le capitaine Simon avec son bord, un chirurgien, Olivier des Brûlais, et 18 hommes d'équipage. Depuis l'abolition de l'esclavage, les Etats européens, soucieux de maintenir un commerce rentable, se livraient à une activité coloniale équivoque : le transport « d'engagés volontaires » pour le travail d'Afrique contraints d'aller vendre leurs services à l'Amérique en contrepartie de leur « libération » de l'esclavage ! Ainsi, l'on apprend, par le rapport de l'expédition, que le 9 avril 1858, à Monrovia, « 271 nègres de Sénégambie et de Négritie sont embarqués à bord du *Regina Coeli* ». A peine étaient-ils embarqués, que les

brutalités du cuisinier du navire, provoquèrent une révolte. Les « engagés volontaires » s'armant de tout ce qu'ils trouvent, fusils, sabres s'attaquent aux matelots. C'est grâce au jeune chirurgien Des Brûlais que, s'interposant entre les hommes d'équipage et les embarqués, le calme revint. Après avoir été lui-même assailli par les révoltés et alors qu'il est mis en joue par un noir émigrant, il s'adresse à l'assaillant, dans la

langue du pays, en ces termes : « *Ami, assez de victimes comme cela ! Ne me reconnaissez-vous donc pas ? Malades, c'est toujours moi qui vous ai soignés....* ».

Ces paroles auraient semble-t-il suffi à rétablir le calme. Des Brûlais, porté en triomphe, mettra fin au carnage avec l'aide du président du Libéria qui lui envoie une pirogue, et d'un navire anglais, croisant non loin, lequel, voulant s'approprier le *Regina Coeli* aide les survivants à se réfugier dans les bois ! Les français devront racheter leur sauvetage 6 500 dollars. A son retour à Nantes, « *la munificence de l'Empereur et l'admiration du monde entier récompensèrent la courageuse conduite du docteur Des Brûlais* » rapporte le journal « *l'Illustration* » du 17 juillet 1858. Au moment où le jeune chirurgien descendait du wagon à la gare de Nantes, il lui fut remis une lettre du ministre d'Etat l'informant que « *S.M. l'Empereur, en récompense de sa belle conduite et de sa fermeté* », lui attribuait sur sa propre cassette, une pension annuelle de 1 800 francs pour l'aider à achever ses études médicales.

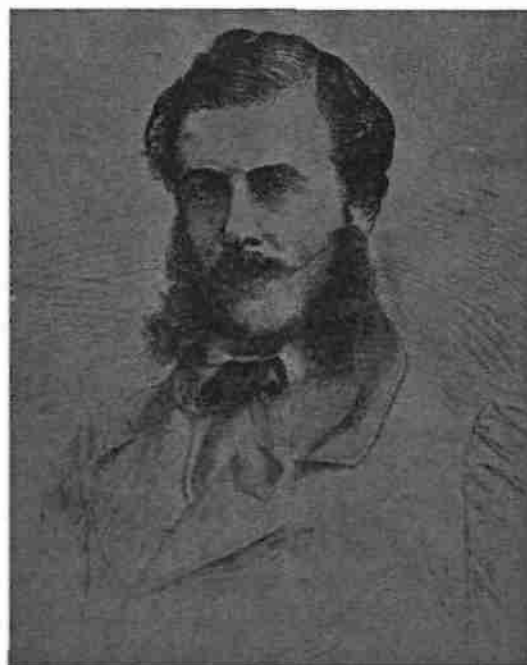
L'histoire ne dit pas si le baron Larrey, médecin personnel de l'Empereur et ami intime d'Hélène de Valette, est pour quelque chose dans cette gratification dont bénéficia le fils de l'ancien ami de Balzac !

« *Deux mètres carrés de terrain* »

L'autre fils de Félix Olivier des Brûlais, Charles devait, lui aussi, faire des études de médecine à Nantes. L'on sait également qu'il s'embarqua puisqu'il fit une campagne à Terre-Neuve en 1869. Il devait décéder deux ans plus tard, au domicile de ses parents à Rezé, le 6 avril 1871. Il venait d'avoir 28 ans ! L'ancien instituteur communal et futur maire de Rezé (en 1876), Julien Albert, témoin lors de sa naissance sera témoin sur l'acte de décès. C'est pour inhumer son fils que le docteur acquiert une concession à perpétuité dans le cimetière Saint-Paul de Rezé, le 16 avril, « *deux mètres carrés de terrain* » moyennant la somme de 120 francs (« *80 francs à la commune, 40 francs aux pauvres* »). Le docteur devait survivre 13 ans à son fils ! Félix Olivier des Brûlais décède en effet à l'Erdronnière le 13 octobre 1884. Son épouse Eugénie le suivra, le 10 mai 1886. Le registre des successions à l'Enregistrement indiquera à l'inventaire des biens meubles pour 532 francs 75 et des biens immeubles sans autre précision !

La succession revient alors à une nièce de la défunte, ce qui laisse supposer que le fils aîné, le héros du *Regina Coeli*, est lui aussi décédé. Curieusement, ni le docteur Félix Olivier des Brûlais, ni son épouse, ne figurent dans les inhumations au cimetière Saint-Paul ! Un mystère reste donc à éclaircir. La concession achetée en 1871, a, quant à elle, été récupérée par la Ville en 2009 et cédée à un autre concessionnaire ! Il n'y a donc plus trace de la famille Des Brûlais à Rezé. La maison de l'Erdronnière a disparu au moment du percement du nouvel axe de l'avenue de la IVème République après la seconde guerre mondiale !

Notre médecin rezéen avait une sœur, Marie Ange, de trois ans sa cadette. Celle-ci, après avoir vécu à La Roche-Bernard (Morbihan) s'établi à Nantes, où elle tint un pensionnat de jeunes filles. Très pieuse, elle est l'auteur de *l'Echo de la Sainte montagne*, récit de l'apparition de la Vierge à la montagne de la Salette qui eut, à l'époque, autant de retentissement que, plus tard, le livre de Lasserre sur l'apparition de Lourdes ! Mlle Des Brûlais devait se retirer à Saint-Sébastien avec son amie, Mlle Utten où elles acquirent la propriété appelée *le Petit-Portail*, près de Portechaize. Elles vécurent là plus de vingt ans, enseignant le catéchisme. Après la mort de sa compagne, Marie-Ange Des Brûlais se retira à Nantes, où elle mourut, au 84 de la rue de Rennes (rue Paul Bellamy) le 22 août 1896, à l'âge de 87 ans.



*Eugène Olivier des Brûlais
(dessin l'Illustration)*

Enfin si nous ne savons ce que devint le frère de notre médecin, Auguste, qui restât vraisemblablement établi en Bretagne, il semble par contre qu'il ait eu un fils, Ernest Auguste Marie (né en 1834) qui, entré dans l'infanterie de marine en 1854, devint lieutenant (1859). Au 1^{er} janvier 1860 il était attaché au 2^{ème} RIMA de Brest, embrassant ainsi la carrière militaire qui avait été celle du grand-père, capitaine chouan au temps de Cadoudal et officier de l'épopée napoléonienne !

Les archives de la bibliothèque de l'Institut de France, celles de la bibliothèque de Tours recèlent une partie de la correspondance d'Honoré de Balzac. La lettre envoyée par Olivier des Brûlais en 1878 au directeur du musée de Tours, vue en 1968 par Alfred Gernoux, reste aujourd'hui introuvable. Les archives municipales de Tours qui conservent les documents relatifs à l'administration du musée en sont-elles dépositaires ? Ces archives n'ont jamais été complètement inventoriées ! Nul doute que d'autres recherches permettront de dévoiler certains aspects méconnus des liens qu'a pu tisser notre célèbre écrivain dans la région nantaise. En décidant récemment de nommer une rue Honoré de Balzac, près du Génétais, le conseil municipal de Rezé a voulu perpétuer le souvenir des séjours dans notre région du grand écrivain, et de son amitié pour un rezéen bien méconnu aujourd'hui, le docteur Olivier des Brûlais.

Sources et bibliographie

- Balzac (H. de), *Béatrix* (1840) éd. de 1966, préface de R. Chollet au cercle du bibliophile
Balzac (H. de), *le Curé de village*, 1^{ère} édition (1841) site Gallica (Bibliothèque Nationale)
Les Cahiers balzaciens – correspondance inédite d'Honoré de Balzac (vol. 1) avec le lieut.-col. Périolas (1923) (vol. 8) avec le docteur Nacquart (1928)
Olivier des Brûlais (F.) – thèse de doctorat (1835) chez Didot jeune – bibliothèque universitaire de santé, Paris
Péan (F.) *Un lycée à la fondation de l'université, Pontivy 1803-1816* (édition 1904)
Kervarec (M.) *Rezé au 19^e siècle* (1987)
Séché (L.) *Les inspiratrices de Balzac : H. de Valette – le Figaro* (9/10/1909) – site Gallica (BNF)
Le Yaouanc (M.) *A propos d'une nouvelle édition de Béatrix – Annales de Bretagne tome 70 n°2* (1963)
Gernoux (A.) *Vertou et ses castels – Annales de Nantes et du pays nantais n° 164* (1972)
Biette (A.) *La Noë-Rocard entre romantisme et agriculture – Regards sur Vertou – Vertou au fil du temps n°9* (2010)
Maugat (E.) *La révolte des noirs du Regina Coeli – Cahier des Salorges n°18* (non daté)
Archives Municipales de Rezé – recensements de population F1, F2 – contributions foncières 1G12-13 – liste des électeurs communaux 1K10 – Etat Civil 1836, 1843 – Registre de Catholicité 11Z39 – Cadastre ancien 1826
Archives Départementales Loire-Atlantique – archives numérisées : minutes notariales étude n°20 Me Lambert 6u697 et 4^F45/284 – table alphabétique des successions et absences 1883-1892 – recensement de population Rezé 1836
Archives municipales de Nantes – archives numérisées – Etat Civil 1835 (1^F595) et 1896
Mairie de Rezé – service de l'Urbanisme et service des Formalités administrative (concessions cimetières)
Archives Départementales d'Ille-et-Vilaine – archives numérisées – Etat Civil Redon (1806) – Table des suspects du comité de surveillance 1793-An III
Annuaire de la marine 1860
Papiers scientifiques de Jacques Léonard – Fiches biographiques des médecins de l'ouest de la France au 19^{ème} siècle
Bibliothèque de l'Institut – Fonds de Lovenjoul : correspondance de Balzac et d'H. de Valette
Maison de Balzac – article de l'Eclair, Nantes (2/11/1968) : Un ami de Balzac, Olivier des Brûlais et une de ses muses Hélène de Valette par Alfred Gernoux

Le château de la Balinière

Par Yves Lostanlen

Rutilant et ostentatoire ? Assurément non. Mais, animé et vivant, le château de la Balinière reflète dans une restauration particulièrement réussie l'image de ce qu'il était à sa naissance, il y a 235 ans. Après avoir observé ses caractéristiques architecturales, nous chercherons à connaître ceux qui l'ont fait construire, possédé et habité, jusqu'à ce qu'il devienne un des fleurons du patrimoine de Rezé.

Un symbole du 18^e siècle nantais et des résidences bourgeoises jusau'à l'entre-deux-guerres

Premier mot qui vient à l'esprit : c'est une *folie* ! Le terme donnant lieu à plusieurs acceptions, un arrêt sur sa définition dans le contexte évoqué ici apparaît nécessaire. En la matière, l'ouvrage de Marie-José Charriot-Guillet, *Les Folies nantaises*, publié en 1995, fait autorité. Elle écrit : « *L'étymologie est latine et vient de folia signifiant feuille. Cela désigne donc des maisons entourées de verdure. Les folles dépenses que l'on consacre à la maison et au jardin ont très certainement perpétué le terme. Les folies nantaises ne désignent en fait que des maisons de campagne, luxueuses ou modestes, où l'on vient se délasser à la belle saison, recueillir les fruits de son domaine ou se retirer pour le reste de ses jours.* »

Lumières

Ce type d'investissement convient à la bourgeoisie nouvelle, enrichie par le commerce maritime. Par nécessité professionnelle, elle est confinée dans les hôtels particuliers du quai de la Fosse, situation dont doit souffrir le reste de la famille : femme et enfants souvent nombreux. Le Maire de Nantes, Gérard Mellier, dresse en 1726 « *l'état des négociants, armateurs, marchands en gros et en détail, avec leurs facultés et moyens* » qui comporte 230 noms. Parmi eux, ceux de Hanapier, Handriex, Sarrebourg d'Audeville, intimement liés à l'histoire de la Balinière, on le verra plus loin. Guillaume Bourgault du Coudray ne peut y figurer : il ne quittera son Saint-Malo natal que l'année suivante pour s'établir à Nantes.

Marie-José Charriot-Guillet a recensé une trentaine de folies ; près d'une dizaine, dont la Balinière et la Classerie, sont situées au sud de la Loire. Toutes ont été édifiées entre 1750 et 1789, du moins celles dont la date de construction est certaine. Outre les deux folies rezéennes, existent encore aujourd'hui dans leur proximité : la Marche (Bouguenais), Aux (La Montagne), la Gibraye (Saint-Sébastien), Launay (Vertou). On remarquera, dans le caractère architectural de la Balinière, l'application de trois critères du style Louis XVI, et donc des folies, rappelés par l'auteur : le retour à l'Antiquité : prestige romain et imitation des villas palladiennes. A cet égard, la symétrie parfaite de la façade sud de la Balinière et le fronton du porche de l'aile est, en sont un témoignage. Le retour à la Raison : refus de formes contournées ou arbitraires et des ornements inutiles. Une sobriété utilitariste s'observe bien à la Balinière : ce n'est pas le balcon en fer forgé qui surmonte la porte d'entrée, fin et aéré, qui contrarie l'impression générale. Le retour à la Nature : influence de Jean-Jacques Rousseau. La Balinière en illustre l'idée par son jardin d'agrément, ses fermes avec verger, vignes, futaies, potager, basse-cour, qui cernent le château sur 8 ha.

Le château passé au crible

La Balinière n'a tout de même pas traversé les siècles sans quelques modifications. Les plus importantes ont eu lieu après 1860 : le salon, donnant sur la cour d'honneur, qui a agrandi le rez-de-chaussée ; la lanterne de toiture, disparue il y a plus de 60 ans, qui était un ornement à la mode dans les années 1880 ; la surélévation d'une partie des greniers de l'aile ouest par des colombages comblés de briques et surmontés d'une toiture à quatre pans ; la refonte du jardin d'agrément en 1900. Il ne reste aujourd'hui, à l'extrémité de l'aile est, que les soubassements d'une partie de bâtiment qui aurait été détruite par un incendie. Enfin, la vente des terres agricoles à la société coopérative des Castors en 1950 a réduit la propriété à ses limites actuelles.

Par les annotations qu'il comporte, le plan d'aménagement du jardin de 1900 renseigne utilement sur l'affectation des bâtiments. Mais c'est surtout la description précise, réalisée par le service des Domaines en 1985 lors de la procédure d'acquisition par la ville, qui permet de comprendre ce qu'a pu être la Balinière dans l'esprit de ses concepteurs :

1 - « Une maison de maître, en pierre sous toit d'ardoises, élevée sur terre-plein d'un rez-de-chaussée et de deux étages avec dépendances diverses formant des ailes de chaque côté de la maison »

- la superficie au sol est d'environ 480 m².
- cette maison comprend : au rez-de-chaussée : un hall d'accueil de 85 m² environ faisant saillie au bâtiment et couvert par une toiture en zinc, vestibule, deux salons de 38 m² équipés chacun d'une cheminée, salle à manger de 45 m² environ, petit bureau, cabinet de toilette, lingerie, cuisine de 40 m² environ et buanderie.
- au 1^{er} étage auquel on accède par 2 escaliers situés aux extrémités : 8 chambres et 1 cuisine desservies par un couloir. Sur le palier, une salle de bains et des WC.
- au 2^{ème} étage, 5 chambres et 1 cuisine.
- le sol est recouvert de carreaux de terre cuite à l'exception de la salle à manger, des salons et du hall d'accueil ainsi que d'une chambre qui sont en parquet.
- le chauffage est assuré par un poêle qui chauffe la cage d'escalier et par les cheminées dont sont équipées certaines pièces.



Château de la Balinière - vue générale

2 - « Les dépendances » : il s'agit de dépendances en pierre, sous toiture d'ardoises, qui occupent une surface au sol de l'ordre de 950 m² et sont composées :

- d'une aile gauche incluant une voûte avec portail d'accès à la cour intérieure avec diverses remises au rez-de-chaussée, ainsi qu'un logement de 3 pièces ; au-dessus, on trouve 5 pièces mansardées à usage de

chambres, mais aussi de débarras, ayant accès au bâtiment central et desservies par un couloir équipé de grands placards. La partie terminale de cette aile est à l'état de ruine.

- d'une aile droite comprenant une orangerie en très mauvais état, 3 garages et diverses remises dans un état d'entretien moyen. Au-dessus, on trouve de grands greniers sous charpente.

3 - « Le surplus du terrain est occupé » :

- par une chapelle.

- par un court de tennis bitumé.

- par une serre de 32 m² en bon état.

- par un jardin à la française occupant la partie centrale de la façade arrière.

- par un jardin potager pour le surplus.

- la propriété est close sur la presque totalité par un mur de pierre dont l'entrée s'ouvre par une grande grille à double vantaux.

Cet inventaire ne rend pas tout-à-fait perceptible le sentiment d'abandon que pouvait ressentir un visiteur à cette époque-là. Si elle avait été emblématique des résidences permanentes ou secondaires de la grande bourgeoisie nantaise, la Balinière, laissée sans entretien, ne l'était manifestement plus depuis la Libération.

L'empreinte des Bourgault-Ducoudray

L'ascension d'une famille

Guillaume Bourgault du Coudray – la particule est parfois de mise – épouse le 4 mai 1729, en l'église Saint-Nicolas de Nantes, la paroisse dont dépend le quartier des négociants, Anne, fille de Guillaume Handriex et d'Anne Hanapier, deux familles de « marchands », on l'a vu. Le jeune marié qui a quitté Saint-Malo pour Nantes beaucoup plus prometteuse économiquement parlant, ne pouvait faire meilleur choix. Et, dans ce milieu, les alliances familiales ne sont jamais éloignées des intérêts mercantiles.

Guillaume Handriex est propriétaire de la terre de la Balinière ; il l'a héritée de son père qui l'avait acquise en 1692. Ancienne possession de seigneurs, notamment ceux de la Jaguère, elle n'est pas assortie de droits de juridiction. Les Handriex trouvaient avec elle un lieu de repos, même si le logis n'avait sans doute pas de caractère marquant, et avec son domaine foncier, des métairies de rapport.

Que ce soit pour le beau-père ou pour le gendre, la priorité réside dans la conduite des affaires. La demande de sucre est croissante en France et en Europe ; il paraît donc impérieux à la société des négociants que soient encouragées les plantations de canne à Saint-Domingue et aux Antilles et que soient ramenées à Nantes les récoltes. Guillaume Bourgault, sieur du Coudray, comme on l'appelle aussi, ne tarde pas à se faire un nom parmi ses pairs : en 1734, il est consul, puis échevin de 1742 à 1747. Son beau-père décède en 1749, lui-même l'année suivante, à 58 ans. Mais, pour ses 6 enfants, 4 garçons et 2 filles, nés entre 1732 et 1746, la voie de la fortune est tracée.

L'aîné, encore un Guillaume, épouse en 1771 Eulalie Hamon de la Thébaudière. C'est à lui – et sans doute à sa mère et à ses frères et sœurs, s'ils étaient en indivision – que l'on doit la création de la Balinière que nous connaissons aujourd'hui. Sur la date de construction, le seul indice que nous avons est la bénédiction de la chapelle, placée sous le patronage de Sainte-Anne, qui a eu lieu le 29 novembre 1778. L'acte figure dans le registre paroissial de Saint-Pierre de Rezé. On peut légitimement penser qu'il s'agit là



Bénédiction de la chapelle

Bourgault-Ducoudray, telle qu'elle apparaît dans le rapport fait par le capitaine du navire à l'Amirauté de Nantes, est intéressante. En effet, à peine revenu à son port d'attache le 17 février 1776, « comparait le sieur Jérôme de Foligny des Chalonges, capitaine commandant le navire *La Constance* de Nantes, jaugeant 140 tonneaux, ayant 6 canons et comprenant 34 hommes d'équipage, armé par le sieur Ducoudray-Bourgau, négociant de cette ville, qui, la main levée, a promis et juré de dire la vérité. » Le greffier enregistre sa déclaration : elle est résumée ici et transcrite en langage contemporain pour en faciliter la lecture.

« Parti le 12 novembre 1774 pour la coste d'Angole, il arrive le 2 février 1775 à Malimbe où il établit un comptoir et y fait une traite consistante de 270 noirs de tous âges, là ainsi qu'en divers autres endroits de la coste. Il en part le 8 août 1775 pour aller aux Cayes-Saint-Louis où il arrive le 23 octobre. Il y fait une déclaration des circonstances de son voyage et de sa traite. Ne pouvant y faire la vente de ses noirs, il se rend à Leogane où il arrive le 11 novembre et où se fait la vente. Il charge en retour 126 futailles de sucre, 38 milliers de café tant en sac qu'en greniers, 7 futailles d'indigo et autres marchandises permises.

Il en part le 27 novembre pour revenir à



L'Aurore - 1784

du point d'orgue apporté à une opération immobilière commencée 2 ou 3 ans auparavant. Pèsent dans la décision de ce Guillaume Bourgault-Ducoudray et de sa famille: la possession d'une fortune considérable, sachant que le grand commerce nantais connaît son apogée vers 1770 ; l'affirmation du style des folies ; et enfin, on peut le supposer, le mimétisme qui doit exister dans la société négociante et qui incite à l'affichage de sa réussite et de sa notoriété.

Ombres

Les affaires continuent. Guillaume, seul ou avec ses frères, se laisse tenter par le commerce triangulaire. Tous les armateurs ne s'y sont pas adonnés car, note l'historien Olivier Pétré-Grenouilleau, en 1731, deux navires sur trois exerçaient un commerce en droiture, c'est-à-dire qu'ils allaient directement aux Antilles. La traite, ajoute-t-il, est un coup de poker : la mise d'argent est importante ; on peut en gagner beaucoup ou en perdre.

La relation de la première expédition négrière de

Nantes.» Précisons que futaille=fût, millier=1.000 livres ou 500 kgs, grenier=en vrac. Ayant à peine quitté Leogane, *La Constance* se fait arraisonner par une frégate anglaise qui veut vérifier si le navire ne transporte pas des armes pour soutenir les futurs Etats-Unis d'Amérique dans leur guerre d'indépendance. De Foligny arrive à repartir, après que le capitaine anglais lui ait lancé : « *Continuez votre route, Monsieur, mais ne vous approchez pas des costes de la Nouvelle-Angleterre !* » Après cet incident diplomatique, *La Constance*, « *depuis son passage à l'île de la Bermude jusqu'à son atterrissage à Belle-Isle, essuie du très mauvais temps, des mers orageuses et très élevées, des tempêtes qui ont fatigué le navire dont le pont n'a cessé d'être couvert d'eau pendant presque toute la traversée, ce qui a avarié certaines marchandises.* » Enfin, il est arrivé à Paimboeuf. Le capitaine ajoute : « *Dans le cours de la traite à Angole, j'ai éprouvé beaucoup de contrariétés. Pour maintenir le bon ordre et la discipline, j'ai dû punir plusieurs marins, tant par les fers que par le retranchement de vivres. Parmi ceux-ci, s'est trouvé le sieur Arnout, lieutenant, que j'ai fait mettre aux arrêts pour m'avoir manqué de respect et n'avoir pas suivi mes ordres.* »

Après cette expédition, *La Constance* repart le 31 juillet 1776, mais au cours de la traversée de l'Atlantique, 7 noirs sur les 303 captifs décèdent et, au retour à Nantes, le capitaine déplore la mort de 4 marins et la désertion d'un membre de l'équipage. Les Bourgault-Ducoudray armeront encore à la traite, cette fois avec *L'Uni* et *Les Amis*, en 1784, 1786, 1788, 1789. Ces périples s'accomplissent avec moins d'aventures que celles vécues par *La Constance*, si l'on en juge par les rapports des capitaines au greffe de l'Amirauté, beaucoup plus laconiques.

Révolution et reprise des affaires

La Révolution est accueillie favorablement par les négociants qui supportent mal les privilèges de l'aristocratie : exonérations d'impôts, accès aux emplois publics civils et militaires, notamment. Mais à Nantes, l'activité économique s'étiolle avant d'être mise en sommeil en raison de la révolte des noirs de Saint-Domingue en 1791 puis de la guerre de la France avec les puissances extérieures.

Mars 1793 : la Vendée et le sud de la Loire se soulèvent. La Balinière se trouve à un endroit stratégique puisqu'elle borde la route qui conduit de Nantes à Machecoul, chemin emprunté tour à tour par les rebelles et les soldats de la Convention. Elle est utilisée comme poste républicain à partir d'août 1793 et ce, de manière quasi-permanente, jusqu'à Thermidor (27-28 juillet 1794). En tous cas, elle échappe aux pillages et aux destructions. En 1796, le rôle des contribuables de Rezé mentionne le nom de « *Ch. Bourgaud* », le jeune frère de Guillaume époux d'Eulalie Hamon, né en 1746 : la Balinière a donc repris sa fonction d'habitation. Alors que le port de Nantes souffrira des guerres révolutionnaires puis de celles de Napoléon, les Bourgault-Ducoudray tirent quand même leur épingle du jeu puisque deux d'entre eux figurent parmi les 150 plus forts contribuables de la Loire-Inférieure en 1803 et 1809. A Rezé, l'état des contributions foncières et mobilières pour 1813 comporte un énigmatique « *Doucoudray* » ; c'est probablement toujours Charles qui a épousé en 1799 Marie-Jacquette Bouligant.

L'esclavage a été aboli en 1794 par la Convention et rétabli par Bonaparte. La traite est supprimée en 1817, mais l'esclavage reste légal jusqu'en 1848. Elle a repris à Nantes entre 1814 et 1830 ; les Bourgault-Ducoudray y participent. En effet, leurs navires, la *Charlotte* réalise 3 expéditions en 1818, 1819, 1820, et *l'Irène 2*, en 1819 et 1821. Le caractère illicite de cette pratique est à l'origine de nombreuses procédures instruites par le tribunal de commerce car la qualification de navire négrier n'est pas simple à établir. Dans ce contexte, la juridiction exerce un véritable contre-pouvoir. La nomination en 1811 d'un

autre Guillaume Bourgault-Ducoudray comme juge suppléant, puis de Louis-André comme juge titulaire en 1823, ont constitué sans nul doute un effet d'aubaine pour les intérêts mercantiles de la famille.

La vie de rentier

La propriété de la Balinière représente une magnifique dot dans la corbeille d'Anne, née le 11 février 1800, fille de Charles (André-Charles pour l'état-civil) Bourgault-Ducoudray et de Marie-Jacquette Bouligant, qui épouse Charles Sarrebourse d'Audeville, descendant d'une famille originaire de l'Orléanais, une des plus grandes fortunes nantaises, on l'a vu, en 1726. Le jeune couple réside d'abord à Nantes. Administrateur des biens de sa femme selon la loi de l'époque, Charles Sarrebourse figure sur la matrice cadastrale de Rezé en 1826 comme « *rentier demeurant à Nantes* ». Mais la famille s'installe à la Balinière peu après car est déclaré à la mairie de Rezé le 27 juillet 1828 le décès de leur troisième enfant, Gustave, « *âgé de 2 ans et 7 mois, né à Nantes* ».

Pendant plus de trente ans, Charles et Anne vont gérer leurs affaires rezéennes. Et, selon la matrice cadastrale, ce ne sont pas seulement le château et les métairies adjacentes qui leur appartiennent mais aussi une dizaine de petites maisons entourées de lopins de terre à la Gâtine, aux Champs Renaudin, au Pinier, à la Grand'Haie. On ignore s'ils possédaient des biens sur le territoire d'autres communes. La Balinière est animée par les allées et venues de ses habitants, les attelages, le cheptel, les bruissements d'une activité permanente rythmée par les saisons. Ainsi, au recensement de 1846, on y dénombre 3 ménages et 22 personnes :

- premier ménage, occupant le château : Charles et Anne, leurs 5 enfants et 3 domestiques
- second ménage : Pierre Alliot, jardinier, son épouse Georgette, leurs 4 enfants dont 2 sont qualifiés de domestiques
- troisième ménage : Pierre Gilard, jardinier également, son épouse Perrine, leurs 2 enfants et 2 domestiques.

Notable et, à ce titre, impliqué dans les affaires publiques, Charles Sarrebourse siège au conseil municipal de Rezé et, comme l'indique l'almanach *Les Etrennes nantaises*, il commande la compagnie de sapeurs-pompiers de Rezé.

La page des Bourgault-Ducoudray et de Charles Sarrebourse d'Audeville se clôt discrètement : la Balinière est vendue en 1861, mais il n'y a trace des décès de Charles, qui aurait eu lieu en 1860, et d'Anne, ni à Rezé, ni à Nantes.

Un compositeur oublié

Peu après la vente, un arrière-petit-fils du fondateur se distingue : Louis-Albert Bourgault-Ducoudray obtient en 1862, alors qu'il n'a que 22 ans, le Grand Prix de Rome en composition musicale. Connaît-il la propriété de la cousine germaine de son grand-père ? Nul ne le sait. On serait tenté d'intégrer le compositeur (1840-1910) dans l'histoire de la Balinière, mais malheureusement pour le centre musical, la réalité des faits ne l'autorise pas. Après avoir effectué plusieurs missions en Grèce et en Asie mineure où il a étudié la musique modale, Louis-Albert a effectué toute sa carrière au Conservatoire de Paris comme professeur d'histoire de la musique. Inspiré par l'Orient et la Bretagne, il a laissé une œuvre importante. Voici l'inventaire du fonds qui le concerne, conservé à la bibliothèque municipale de Nantes :

- 14 mélodies celtiques, 1909

- *Stabat Mater pour soli, chœurs et grand orgue*
- *30 mélodies populaires de Grèce et d'Orient*
- *Le Roi d'Ys*
- *Thamara, opéra*
- *L'Andalouse*
- *Chant pour la communion*
- *Cantate pour voix d'hommes (inauguration du monument en l'honneur d'Adolphe Billault, 1867)*
- *30 mélodies populaires de Basse-Bretagne, 1885*
- *6 mélodies*

Doit être citée aussi la *Cantate à la bienheureuse Françoise d'Amboise*, composée en 1866, que l'on m'a aimablement communiquée. En discographie, je n'ai trouvé qu'un enregistrement de 2 parties de sa Rapsodie cambodgienne, composée en 1882, par l'orchestre de la Radio slovaque en complément d'un disque consacré à Fanelli (CD Marco Polo, 2002).

L'histoire de la Balinière doit néanmoins quelque chose au compositeur. Le lecteur aura observé les variations orthographiques du patronyme : Bourgault ou Bourgaux ; du Coudray ou Ducoudray ; également, l'inversion des deux parties du nom. C'est Louis-Albert qui a eu l'initiative de saisir la justice pour mettre fin à ces errements et rendre irrévocable le nom de Bourgault-Ducoudray. Le jugement fut rendu en 1860. Rappelons ici que cette famille est originaire de Saint-Malo et qu'il ne faut pas voir de rapport entre elle et le domaine du Coudray qui a laissé son nom à une rue de Nantes.

Le temps des Jamin

C'est François Leglas, manufacturier en meubles à Nantes – l'entreprise Leglas-Maurice du quartier Saint-Félix – qui a acheté la Balinière en 1861. Il est l'époux de Léonide Jamin. Au château, sont recensés en 1866 Madeleine Jamin, âgée de 62 ans, son fils André, sa sœur Rosalie Leduc et une domestique. Si le « jardinier » Pierre Gilard est toujours là avec sa famille, les Alliot ont, eux, été remplacés par les Lepetit.

Il y avait, à l'évidence, un degré de parenté entre Léonide Jamin et son futur gendre, Léon Jamin, né à Angers en 1845, qui épousera en 1873 sa fille Léonide-Joséphine-Marie Leglas, mais on ne sait lequel.

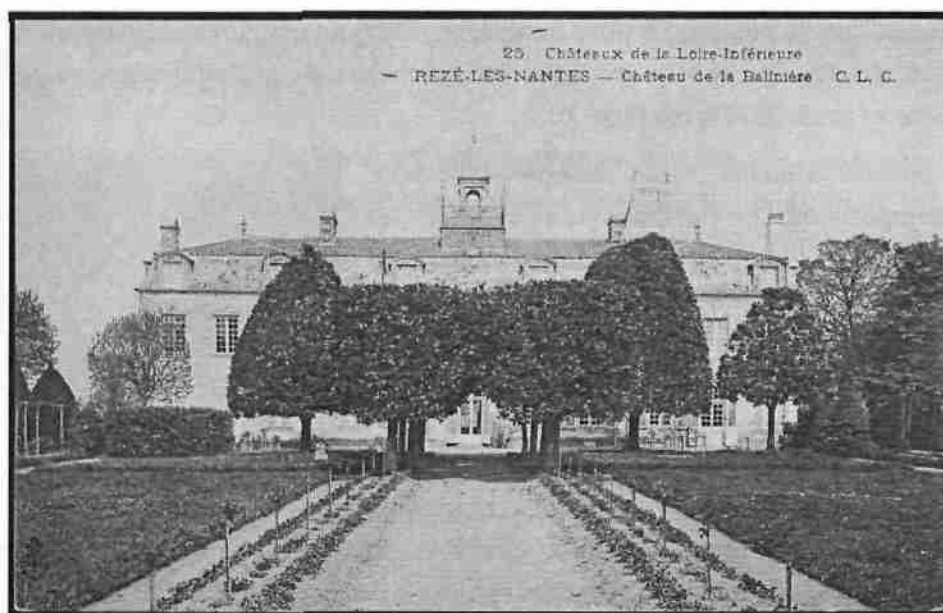
Avec cette famille, le château va connaître une troisième affectation, si l'on peut dire. Après avoir été la résidence d'été et de repos d'un négociant-armateur-négrier, puis la demeure principale d'un rentier, la Balinière retrouve en partie sa vocation première, mais avec une ouverture plus grande aux mondanités et aux fêtes, comme l'avait raconté à Michel Kervarec, Mme Bénard, la dernière propriétaire, en se remémorant les souvenirs de son grand-père, François Leglas-Maurice (là aussi, une modification patronymique est intervenue avec l'ajout de Maurice). Cela expliquerait les aménagements sur le bâti et dans le parc qui ont été décrits plus haut.

François Leglas-Maurice, pas plus que son gendre, n'ont habité la Balinière de manière permanente. Toutefois, la personnalité de Léon Jamin mérite qu'on s'y arrête. Ingénieur civil, capitaine



Bourgault-Ducoudray (affiche)

pendant la guerre de 1870, après son mariage, il devient directeur général de l'entreprise de son beau-père et administrateur de plusieurs sociétés, précise Yves Rochcongar dans « *Capitaines d'industrie à Nantes au 19^e siècle* » ouvrage publié en 2005 (pages 220-221). Il siège au conseil municipal de Nantes de 1889 à 1908 et de 1912 à 1919 dans les rangs des conservateurs. Il est conseiller général dès 1898 et préside, à la suite du marquis de la Ferronnays qui avait ferrailé contre l'application des lois laïques de la III^e République, l'assemblée départementale, très aristocratique et droitière, de 1908 à sa mort brutale, le 20 janvier 1920. Léon Jamin avait été élu sénateur, 11 jours auparavant, le 9 janvier 1920. Sous sa présidence, nous disent Sylvie Bargrin et Frédéric Laé dans leur « *Histoire du Conseil Général* » publiée en 2011 (page 129) les querelles scolaires et religieuses s'éloignent, et durant toute la Première Guerre Mondiale, l'union sacrée est faite autour de lui.



Château de la Balinière - Rezé

Pendant ces années de guerre, comme beaucoup de grandes demeures ou institutions, la Balinière est affectée en hôpital militaire auxiliaire. En la réquisitionnant à nouveau en 1940, les Allemands lui redonnent cet usage sanitaire pour leurs soldats. Il paraîtrait qu'accessoirement, ils en auraient fait un lieu de « plaisirs ».

Léon et Léonide Jamin, qui meurt en 1921, juste un an après son mari, ont eu 5 enfants. C'est le dernier, en l'occurrence une fille, Marie Léonide, épouse de Fernand Bénard qui viendra s'installer à la Balinière, une fois devenue veuve. En effet, comme l'écrit Charles Richard, dans « *Un village dans la ville* », livre publié en 1996, le conseil d'administration des Castors avait en 1950 entamé des pourparlers avec les héritiers Jamin : André, colonel en retraite, René, notaire honoraire, Léon, ancien industriel, Louis, secrétaire général de l'Automobile-Club de France et Mme Bénard. « *Nous leur proposons d'acheter leurs terrains, avec un délai, bien sûr. Ils semblaient accepter, mais ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la partie à vendre. Mme Bénard demandait à garder le château avec une partie du terrain. Nous arrivions finalement à un accord pour une superficie de 8 ha environ pour une somme de 12 millions de francs payables avant le 30 juin 1950, dernier délai* » (page 34). A noter que la surface indiquée par M. Richard laisse à penser que la propriété d'un seul tenant avait été agrandie depuis l'établissement du cadastre en 1826, passant de 8 à 10 ha. Mme Suzanne Pensel, qui fait partie des pionniers de Claire Cité, m'a confié en novembre 2012 quelques souvenirs sur Mme Bénard : « *J'ai habité avec mon mari et mes enfants un*

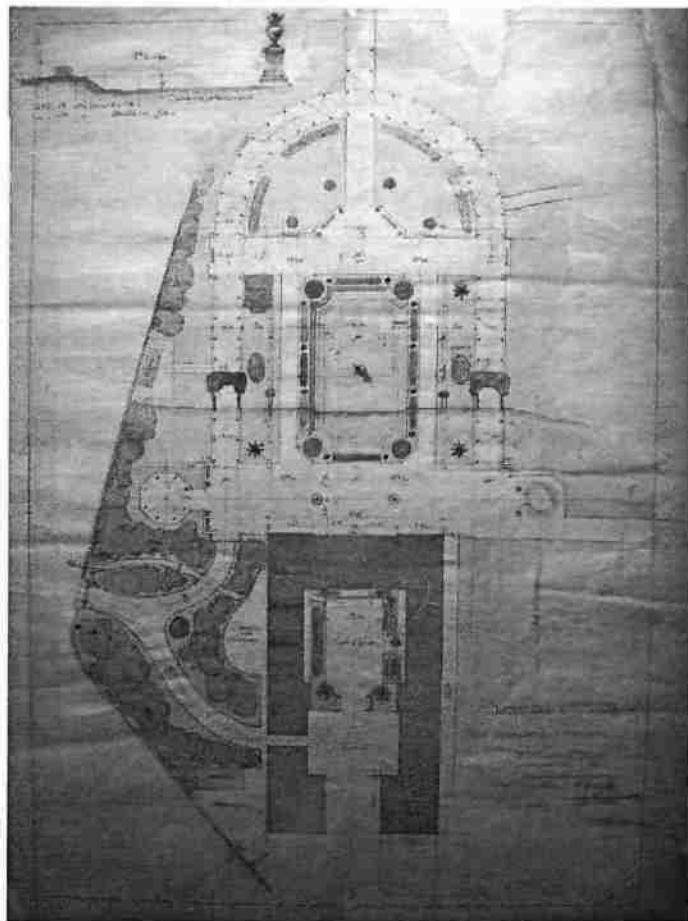
logement dans les communs du château, de 1951 à 1953, en attendant l'achèvement de notre maison des Castors. Avec Mme Bénard, nous avons des relations de bon voisinage. Je me souviens qu'au mois de mai, mois de Marie, le chapelet était récité dans la chapelle. Je me rappelle d'une réflexion de la propriétaire qui m'a marquée : un jour, elle s'adresse à mon mari par un « bonjour Monsieur Pensel ». Rien à redire. Par contre, mon beau-frère qui était avec lui n'a pas droit à un « Monsieur » : bonjour Granier ! M. Pensel lui rétorque : « Mon beau-frère a droit aussi à un Monsieur ! ». Mme Pensel a oublié la réponse ou l'attitude de Mme Bénard, mais elle en a déduit que Roger Pensel avait droit à un « Monsieur » parce qu'il travaillait dans un bureau et que son beau-frère ne l'avait pas parce qu'il était ouvrier. C'est une anecdote révélatrice de la mentalité de la grande bourgeoisie dans les années 50. Il a y fort à parier que ce genre de comportement a imprégné les sagas familiales qui ont possédé la Balinière depuis son origine.

Un élément patrimonial majeur

En lente agonie depuis 1940 sinon avant, la Balinière devait-elle subir le sort du château des Monti, rasé pour faire place à une zone à urbaniser par priorité (Z.U.P.) ? Dans les années 1970, la municipalité qui élabore avec l'Etat le Plan d'Occupation des Sols, a conscience de la nécessité de préserver la vieille demeure. Elle l'inscrit comme « *emplacement réservé* » même si l'affectation n'est pas définie de manière précise. C'est en vertu de cette judicieuse mesure conservatoire que les héritiers Jamin-Bénard interpellent la ville de Rezé après le décès de Mme Bénard.

L'acquisition est faite par la ville en 1987. Commence ensuite la réflexion sur un programme qui débouchera sur la création d'un jardin public que l'on pourra découvrir en 1994, puis sur l'affectation des bâtiments en centre musical. Viennent, après le concours d'architecte remporté par le groupement Salmon, Gouesnard, Potiron, les demandes de financement dans le cadre du contrat de plan Etat-Région. La réponse de l'Etat tarde, mais, enfin, la symbolique pose de la première pierre par Jacques Floch, député-maire, peut avoir lieu le 31 octobre 1998.

Du tombeau abandonné dans le cimetière de Miséricorde à Nantes, les mânes de Louis-Albert Bourgault-Ducoudray doivent se réjouir de constater que le château construit par son ancêtre résonne et bouillonne des balbutiements des élèves de l'école de musique, de leurs progressions, de la compétence de leurs professeurs, des recherches sur la musique baroque, des programmations de spectacles.



Plan de 1900

Remerciements :

J'exprime ma gratitude :

- à Michel Kervarec pour son « Approche historique du château de la Balinière », non publiée, qu'il avait écrite à l'occasion du 40^e anniversaire des Castors et dans laquelle j'ai puisé beaucoup d'informations
- à Bertrand Guillet, directeur du Musée d'histoire de Nantes, pour ses conseils et son aide dans la partie consacrée à la traite négrière.

Sources :

En dehors des ouvrages dont la référence est donnée dans le texte, j'ai consulté :

- les archives numérisées de Loire-Atlantique (rapports des capitaines à l'Amirauté)
- les archives municipales de Nantes (CC 484 et l'état-civil)
- les archives municipales de Rezé (cadastre napoléonien, documents fiscaux, dossier d'acquisition de la Balinière, état-civil, recensements de la population)
- Pétré-Grenouilleau, Olivier, *Nantes au temps de la traite des noirs*, Paris, éd. Hachette Littératures, 1998
- Mettas, Jean, *Répertoire des expéditions négrières françaises au XVIIIe siècle*, éd. Société Française d'Histoire d'Outre-mer, 1978 - -
- Daget, Serge, *Répertoire des expéditions négrières françaises à la traite illégale (1814-1850)*
- CHRMA, Université de Nantes, 1988
- Guillet, Bertrand, *La Marie-Séraphique, navire négrier*, Nantes, éd. MeMo, 2009
- Sur le compositeur Louis-Albert Bourgault-Ducoudray : bulletin de la S.A.H.Nantes 1965, article de Maurice Pôté ; *Annales de Nantes et du pays nantais* n°194, 1979, article de Théodore Lenoir

INFORMATIONS DIVERSES

Lors de la parution du bulletin n° 70, une partie des sources et bibliographie de l'article de Yann Vince, « Delaville-Leroulx, l'insurgé – Histoire d'un communard rezéen », a été tronquée. Nous tenons à vous donner l'intégralité de ces sources pour que vous puissiez vous y reporter et connaître plus précisément son histoire.

Sources et bibliographie

- Grande histoire de la Commune, par Georges Soria (1970)
- Rezé, histoire municipale, par Yann Vince (1997)
- Nantes, histoire d'une ville et de ses habitants, par Emilienne Leroux (1976)
- Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier (Maïtron)
- L'Ami de Rezé n° 8 (juin 1989)
- RFO Nouvelle Calédonie : histoire d'un communard, Delaville-Leroulx (2005) dvd AMR BIB 465
- Site internet de Bernard Guinard sur les communards déportés en Nouvelle-Calédonie (les embarquements sur le Calvados et le Tage)
- Archives Nationales de l'Outre-Mer : condamnés aux bagnes coloniaux, Delaville-Leroulx n° matricule 627/2966
- Archives municipales de Rezé : délibérations du conseil municipal 1D7 ; recensements de population F1 et F2 ; prestations de serment 1K1 ; comptes de gestion 1L1

ORPAR -
La SOCIETE des AMIS de REZE -
La RESIDENCE SAINT - PAUL

sont en partenariat pour une organisation de

MARDIS de l'HISTOIRE

à 14 heures 30

-Entrée gratuite -Résidence St Paul 103 rue Jean Fraix REZE

8^{ème} SAISON (2013 - 2014)

MARDI 15 OCTOBRE	Diderot	Gerhardt Stenger
MARDI 26 NOVEMBRE	Martin Luther King	Mary Jo Grenon
MARDI 21 JANVIER	La liberté de la presse (1631-2013) entre pouvoir politique et pouvoir économique	Jean Guiffan
MARDI 18 FEVRIER	Les Hussards Noirs de la République	Jacques Bérigaud
MARDI 15 AVRIL	La traite négrière	Jean Bourgeon
MARDI 17 JUIN	Attentat anarchiste à Rocheservière(1882) L'affaire Paul de la Roche Saint André	Daniel Garriou

Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC

Contact : M. KERVAREC, Président – tél : 02 40 75 47 60

Adresse internet : lesamisdereze@laposte.net

Reprographie

Mairie de Rezé

Mise en page

Magali GODOU

Prestations administratives

13 rue Fernand Doceul

44220 COUERON

Tél : 06 23 08 64 38

Email : mag442011@hotmail.fr

SIRET : 530 892 223 00013

N° ISSN : 2267-4012

*Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Les articles de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs
et de l'association Les Amis de Rezé.*

6500 810

